

Les Navigateurs



Jean-Pierre Depétris

Juillet 2019

© Jean-Pierre Depétris, juillet 2019

Copyleft : cette œuvre est libre, vous pouvez la redistribuer et/ou la modifier selon les termes de la Licence Art Libre. Vous trouverez un exemplaire de cette Licence sur le site CopyleftAttitude <http://www.artlibre.org> ainsi que sur d'autres sites.

Adresse de l'original : <http://jdepetris.free.fr/Livres/navigateurs/>

Prise en main rapide

Le 3, 6 et 17 juillet

Au tout début du siècle, un correspondant m'avait envoyé son journal personnel qu'il avait écrit sur l'un des tout premiers blogues. Je l'avais donc lu naturellement dans l'ordre inverse de celui où il avait été écrit. Une telle inversion m'avait paru intéressante. J'ai songé un moment à l'imiter moi-même, mais je n'ai pas trouvé la bonne méthode.

L'écriture n'est pas indifférente à son support, ni aux moyens techniques qu'elle met en œuvre, et un blogue est un outil d'édition, pas d'écriture. Comment écrire de la fin au début sur un cahier, ou aussi bien un traitement de texte ?

Je n'aime pas non plus les trucs, les procédés. Ce journal lu en sens inversé m'avait procuré d'heureuses surprises, proposant de séduisants effets de dévoilement progressifs. Son ordre mettait en lumière des aspects qui auraient été oblitérés par celui dans lequel il avait été écrit. Toutefois, ce n'est qu'un procédé. Il donne lieu à quelques observations intéressantes sur la temporalité d'un récit, la ligne d'une pensée, mais il n'en offre pas la maîtrise. Parfois ce procédé produisait des effets heureux, parfois pas du tout. J'en ai parlé avec mon correspondant qui n'avait d'autres intentions qu'utiliser et prendre en main son nouvel outil, et découvrait comme moi ses résultats inattendus.

L'important n'est pas de changer l'ordre temporel de l'écriture. Il n'est d'ailleurs pas vrai que tout texte ait été écrit linéairement. La parole même, la pensée aussi bien, ne sont pas toujours ordonnées. Il importe plus qu'elles se livrent à des parcours multiples. Je note que ceci n'est pas un effet nouveau de l'hypertexte, mais le propre de l'écrit, par essence navigable. Un réseau de localisateurs universel (URL) offre opportunément les moyens de cette navigation que le papier ne rendait pas très commode avec ses notes et ses renvois.

Ce livre, qui, on l'admettra, n'a ni queue ni tête, n'est pas édité pour en faire une lecture linéaire. Pratiquement, on ne quittera pas une page en cliquant sur le lien qui renvoie à la suivante. On ira d'une page à l'autre en

cliquant dans le corps du texte sur des liens qui renvoient à de nouveaux passages.

Encore un truc ? Oui et non. Ce n'est pas ce qui me fera m'agiter et crier : « Venez vite voir ! » Ce n'est pas ce qui va renouveler les lettres. Ce procédé, il m'a été inspiré par cela-même que j'avais commencé à écrire. Je n'y aurais cependant pas pensé si je ne pratiquais pas depuis le siècle dernier les lettres avec des outils numériques.

Pendant que j'écrivais, j'avais songé à modifier l'ordre du début, quand je me suis dit « à quoi bon ? » À quoi bon, il suffit de ne pas commencer par le commencement. Voilà, ça commence donc ici, Il n'y a qu'à suivre les liens à partir de cette page.

J'ai, dans ma jeunesse, entendu cette phrase : « Rien ne peut changer sans que tout change. » Elle m'a plu et je l'ai tout de suite adoptée. Il se trouve que je l'avais mal comprise. Elle se voulait seulement la stigmatisation d'un radicalisme stérile : tant qu'on ne change pas tout, on ne peut rien faire. Je l'avais comprise dans un sens plus intelligent : Le moindre changement conduit irrésistiblement à des changements infinis pour le pire ou le meilleur.

Personnellement, je ne suis pas un adepte du changement. Je le laisse aux conservateurs, qui n'ont que ce mot à la bouche. Je n'aime que les tout petits changements, ceux qui ouvrent la route pour progresser.

Je n'ai pas fini de l'écrire et je sais déjà que mon livre ne sera pas un bien gros volume ; ces moyens commodes de navigation agissant comme s'ils démultipliaient le texte.

Je ne pourrai pas faire l'expérience de découvrir ce livre comme je l'ai publié, du moins avant longtemps. Que l'éventuel lecteur n'hésite donc pas à me faire part de ses impressions et de ses remarques.

Il trouvera aussi une version PDF dans l'ordre chronologique, optimisée pour les écrans verticaux des téléphones et des tablettes, quand il finira par se lasser du jeu, ou s'il n'a pas de temps à perdre. Dans ce cas, il peut aussi commencer [là](#).

Changer la vie

Le 17 avril

Je sais qu'il est dur de le croire : la plupart de ceux qui décident, savent ou pensent pour les autres, n'ont jamais lu Karl Marx.

Je ne parle pas ici seulement de ceux qui sortent de West Point, mais aussi de Normale, sans compter ceux qui ne sortent que de la cuisse de Jupiter. À supposer qu'ils ne trouvent pas à de telles lectures un bien grand intérêt, ils pourraient au moins être curieux de ce qu'elles inspirent en d'autres lieux.

En Chine, qui s'est hissée en tête du progrès technologique, on étudie Karl Marx sérieusement, et les hommes de pouvoir en ont une intelligence qui prend généralement appui sur de bonnes formations d'ingénieurs. On en comprend mieux le redressement rapide, voire brutal, du pays.

Du 17 au 18 avril

On ne peut comparer que ce qui est comparable. La Chine ne l'est pas avec l'Europe, ni avec les États-Unis. Elle l'est bien davantage avec l'Inde, la prétendue « plus grande démocratie du monde ». La Chine et l'Inde ont des passés bien plus profonds, et tous les peuples et les cultures du monde y ont puisé. Il y a plus de vingt siècles qu'elles ont rencontré les problèmes que l'Europe commence à peine à effleurer.

L'Europe paraît vieille comparée aux États-Unis, elle ne l'est guère davantage, sans le recours du moins à un passé gréco-latin largement mythifié, dont le monde arabo-persan peut à plus juste titre se prétendre l'héritier.

La vie paraît meilleure en Chine qu'en Inde, et les hommes y avoir plus de dignité, même ceux qui ne font pas partie des classes prédatrices. Les classes prédatrices n'ont cependant pas l'air d'y être plus malheureuses, peut-être seulement plus intelligentes, et d'autant moins prédatrices alors. Elles sont relativement sous contrôle, et ce « relativement » suffit peut-être pour les temps présents. C'est à quoi l'on fait allusion quand on dit que la Chine ne serait pas démocratique : que les prédateurs y sont, quoique relativement, sous contrôle.

Sinon, on n'y trouve pas de maharaja, de castes, de massacres de paysans..., et le nombre de policiers par millier d'habitants y est des plus faibles du monde.

Le 18 avrils

Si les beaux esprits avaient lu Karl Marx, ils sauraient que le capital n'est pas un système politique, une doctrine ou une idéologie ; qu'il n'existe pas à proprement parler de « capitalisme ». Qu'est-ce que le capital ? Une accumulation de travail mort. Le travail mort est ce qui reste quand le travail n'est plus vivant, c'est-à-dire en train de s'accomplir : une accumulation de marchandises, d'instruments, de machines, d'usines, d'entrepôts, de moyens de transport et de communication, de données, de brevets..., et surtout de cette sorte particulière de marchandise qu'est la monnaie.

La monnaie est la forme plus ou moins virtuelle et hallucinatoire de ce travail mort. Elle est hallucinatoire dans le sens où elle paraît avoir une existence autonome envers ce capharnaüm qu'elle représente et dont elle fait à la fois partie, et elle est virtuelle dans le sens où elle en est la puissance : en agissant sur elle, on agit sur ce qu'elle représente. Le capital est proprement cet alliage de travail mort et de monnaie, qui projettent l'un sur l'autre leur nature distincte, prenant alors cet aspect magique qui avait frappé Karl Marx.

Pour autant, le capital n'a rien de magique ni de surnaturel, et il est probable qu'aucun exorcisme, ni qu'aucun état de conscience n'aient de prise sur lui. Le capital est une réalité concrète, un peu comme les punaises qui, si on les laisse s'installer quelque-part donnent beaucoup de mal pour s'en débarrasser.

Les punaises, ces derniers temps, se sont fortement développés aussi autour de la côte est des États-Unis d'où elles contaminent le monde entier, notamment l'Amérique du Sud qui n'en avait encore jamais connues. Elles n'ont pour cela pas besoin de doctrines, ni d'opinions, ni moins encore d'une conscience des voyageurs qui les transportent, et notamment des groupes d'intervention qui subissent peu de contrôles aux frontières.

Il paraît qu'en réalité c'est pour arrêter les punaises qui vont infecter l'Amérique du Sud que le président des États Unis d'Amérique, Donald Trump, a voulu construire un mur sur la frontière mexicaine. Si l'immigration fut invoquée, c'était dans le but d'en justifier le coût. Voilà

aussi pourquoi il avait demandé au Mexique de participer à ses frais : il n'aurait bien sûr jamais eu une telle impudence sinon.

Certes, des idéologies et des doctrines, fort diverses par ailleurs, ont pu tenir un rôle dans le développement du capital, comme des punaises aussi bien, mais sans en avoir le dessein. Marx et Engels ont postulé que les mouvements insurrectionnels des classes qui pratiquent le travail vivant avaient tendu à s'y opposer sans en avoir non plus le dessein, et cette hypothèse a entièrement changé les perspectives d'une révolution.

Le 26 avril

J'ai acheté un coussin noir pour mon fauteuil de bureau. Combien ces petites choses changent la vie est surprenant. J'en avais bien un de coussin, mais il était orange. Imaginez un coussin orange sur un fauteuil noir dans une pièce meublée de noyer sur des tomettes rouges.

« Ça donne une touche de couleur », m'a-t-on dit, probablement par charité.

On ne peut pas mettre n'importe quel coussin à mon fauteuil ; c'est une question d'attache. J'en ai trouvé un noir, le même que celui orange que j'avais acheté il y a quelques années. Il n'y en avait alors pas d'autres.

Un coussin, j'en ai besoin, car le revêtement du siège se déchire, et, sans protection, il ne durerait pas bien longtemps. Ainsi protégé, il ne bouge plus.

Le 30 avril

Tout progrès est épistémologique. Que pourrait-il être d'autre ? Tout progrès a le couvert d'une révolution, pas d'un simple peaufinage, pas d'une brique ajoutée sur un édifice déjà dressé ; il met tout cul par-dessus tête. Ce n'est pas qu'il serait animé par un goût pour la nouveauté, une passion de la modernisation ; tout progrès est une révolution simplificatrice. Il bouleverse la complexe structure des paradigmes et de leurs syntaxes pour en faire un ensemble plus commode et plus clair.

Descartes et Einstein sont emblématiques des révolutions simplificatrices qui ont mis sur leurs bases la science moderne et contemporaine. Les coordonnées furent une simplification unificatrice de la géométrie et de l'algèbre. La relativité en fut une semblable, la preuve est que j'ai lu *la Relativité* pendant que je préparais mon bac, mon bac littéraire, et que j'ai tout compris.

Ces simplifications entraînent vite de nouvelles complications. Je n'ai jamais compris la complexe géométrie de Newton, ni les équations de Schrödinger.

Le premier mai

Il est probable que l'excès de complexité fut toujours la principale menace sur les civilisations, celle dont toutes ont fini par mourir. Dans l'idéal, chaque homme devrait posséder toute l'intelligence et le savoir-faire disponible. C'est inconcevable, c'est impossible depuis la haute préhistoire. On doit se spécialiser et se coordonner. Savoirs et techniques sont ainsi hachées en parcelles toujours plus infimes. Jusqu'à quel point est-ce possible ? N'est-il pas un seuil à partir duquel le puzzle se décompose en une poussière dont plus aucune cohérence ne peut être reconstruite ?

Le 2 mai

L'excès de complexité, cela pourrait s'appeler la pollution épistémologique. Les brevets étant une forme du capital, la propriété du savoir, le savoir mort, qui par ailleurs s'est faite sa forme dominante, la complexification est devenue un facteur de valorisation.

Le Rasoir d'Ockham n'est pas sans effet sur la pollution épistémologique.

Vérités provisoires

Le 2 mai

Les propositions universellement reconnues ne m'inspirent aucune confiance. On pourrait les dire, comme un oxymore, des vérités provisoires. Je me méfie toujours de ce qui est universellement admis. Ce couvert universel est ce qui dissimule le mieux le mensonge, même celui qui ne résisterait pas bien longtemps à l'évidence. Je me méfie moins des évidences, si ce n'est qu'elles ne sont souvent pas aussi facile à percevoir qu'on ne le croit.

La terre est ronde, ça se voit, si ce n'est qu'il n'est pas si facile de savoir où l'on doit regarder. Elle tourne autour du soleil, c'est toujours une évidence, mais plus difficile encore à distinguer. Le soleil tourne autour du centre de la Voie Lactée, mais la terre ne tourne pas autour du soleil sur le même plan, c'est pourquoi son axe est incliné. Cela aussi se voit, avec ses simples yeux, sans instruments ni calculs complexes.

Seule une attentive observation du mouvement du ciel et des saisons en fait des évidences. Bien avant les télescopes, les voyages autour de la terre et plus encore les vols au-delà de l'atmosphère, ces évidences avaient été perçues par des hommes attentifs. Elles ont pourtant presque toujours été comme voilées par ce qui était communément admis.

Le 4 mai

Je viens d'entendre une information à la radio : on aurait découvert que les odeurs ne seraient pas perçues par le nez, mais par la langue. Une équipe de chercheur vient de l'annoncer. Curieusement, je me souviens d'avoir lu cela bien avant chez Aristote, *Les Parties des Animaux*, je crois.

Aristote, quoi que fort avancé sur les organes des sens, avait pourtant oublié que la terre tournait autour du soleil. Il en avait négligé l'évidence, ainsi que quelques autres, dans sa *Physique*. Aristote, notamment, négligeait l'évidence qu'une flèche tirée d'un char au galop conserve longtemps la vitesse et la direction du char. Il ne l'avait jamais vérifié.

Les connaissances ne s'accroissent manifestement pas en une tranquille progression ; la progression est ponctuée de régressions. Ces accumulations-mêmes sont, d'une façon ou d'une autre, une forme de

régression. Y pallient seulement d'audacieuses synthèses. Le progrès a besoin de temps en temps d'un énergique coup de torchon.

Le 6 mai

J'ai acheté une petite plante à fleurs en pot. Je l'ai mise sur mon bureau en face de la fenêtre, devant mon ordinateur. Voilà encore de ces petites choses qui changent la vie. Elle ne durera pas longtemps, je le crains, j'oublie toujours de l'arroser. C'est un *Ostéospermum* ; heureusement le nom est écrit sur le pot, sinon je ne risquerais pas de m'en souvenir. Il est jaune et s'harmonise parfaitement avec les tons dorés des rideaux quand le soleil les traverse.

J'aime avoir sous les yeux des formes de vie. Ces derniers temps, je m'étais contenté d'araignées. J'aime aussi la présence d'araignées qui tendent leurs toiles avec tant d'habileté, et me débarrassent d'éventuels moucherons et moustiques. J'en ai observé une au cours des derniers jours, qui se jetait dans le vide, entraînant son fil, juste à gauche de la fenêtre, du côté où elle s'ouvre. Je me suis pris à la regarder longtemps. Les araignées n'ont pas besoin que l'on s'occupe d'elles. Ce n'est pas le cas des plantes. Je suis hélas peu enclin à en prendre soin.

Le 2 ramadan 1440

« Il n'est pas d'autre dieu que Dieu. » Plus littéralement : « Il n'est pas de dieu, sauf Dieu ». Selon toute évidence, la profession de foi s'oppose essentiellement au polythéisme. C'est si vrai que ni les peuples arabes, ni les peuples perses n'avaient songé à forger un concept de quelque-chose qui ressemblât à l'athéisme.

Il n'est pas absurde d'appeler l'aide des dieux. « Ô Pallas, guide ma main ! » Je suis fort capable d'accomplir des actes de pensée qui se traduiraient à peu près ainsi. Il n'y a par contre aucun sens à adresser une telle prière à un Dieu Unique.

« Que ta volonté soit faite. » On ne saurait rien dire d'autre, sauf à faire appel à son fils, à la mère de celui-ci, ou à un membre de la grande famille des anges et des saints. Voilà bien une différence considérable. Bien sûr, il ne s'agit pas de donner au Dieu Unique l'autorisation d'accomplir Sa volonté. Il n'en a nul besoin. Il s'agirait plutôt de s'y abandonner, mais sans davantage renoncer à la sienne. Ce serait plutôt comme : « Fais que

ma volonté et la tienne n'en soient qu'une. (Et adviennent ce qui doit advenir.) »

Une telle prière, qui sous-tend la pleine conscience de mes imprécises limites, je ne saurais en définitive l'adresser qu'à moi-même, car qui d'autre pourrait l'exhausser ? (À moi, mais pas, comme aurait dit Sigmund Freud, aux « identifications du moi », et ce n'est pas pour rien que la langue me force à feindre de l'adresser plus haut.)

Le 10 mai

J'apprécie pleinement le bar qui s'est ouvert près de chez moi. Sortir sans aller loin prendre un café, voilà encore de ces petites choses qui changent la vie. Il s'est ouvert il n'y a pas plus d'un an. Un autre était à sa place, que je fréquentais aussi, mais il était beaucoup moins bien.

De celui-là, le nouveau a conservé quelques défauts : il fait restaurant, et il n'est pas question de s'y installer confortablement avant quatorze heures et plus ; il manque aussi d'une large vue, même quand on s'assoit au plus près de la porte, comme je le fais toujours. On y aperçoit quand même la place avec sa fontaine et ses micocouliers dont maintenant le feuillage est complètement épanoui.

Tout le reste est parfait, et d'abord l'ambiance sonore discrète, pas assez intéressante pour requérir l'attention, mais ne tombant pas non plus dans la musique de super-marché. La décoration est proprement extraordinaire, et, plus je la regarde, plus elle me plaît. Les murs ont été laissés en l'état après les travaux : restes de peintures, aplats de plâtre ou de ciment, poutres du faux-plafond sciées à la base.

Le plafond, très haut, a été revêtu d'une couche d'épais ciment gris clair, couvrant sans les masquer poutres et canalisations. Y sont accrochées à l'aide de filins d'acier deux gaines métalliques ajourées qui traversent la salle. Elles supportent des spots, et quatre lampadaires en forme de soucoupes volantes au-dessus du comptoir, qui éclairent aussi le crépi grossier au-dessus d'elles.

La base des murs est recouverte jusqu'à un mètre cinquante d'une avancée d'un blanc satiné, suffisamment large pour supporter des plantes vertes dans des cache-pots métalliques.

On est surpris plus que séduit en découvrant l'intérieur du bar. Un temps est nécessaire pour en apprécier la subtile et efficace esthétique. Les deux colonnes centrales qui soutenaient déjà le plafond, maintenant peintes au

minium, ont été renforcées par des poutres d'acier latérales. Le métal est resté en l'état. Les soudures n'ont pas été poncées, et l'on y distingue encore des traces de semelles qui avaient dû marcher dans du plâtre. Mais on a vissé de superbement inutiles boulons par groupes géométriques de deux fois huit. On a même apposé une aussi inutile plaque d'acier sur le côté, fixée par de semblables boulons, de gros boulons clairs sur la teinte plus sombre des poutres, où l'on y distingue encore des mesures illisibles au marqueur jaune.

Panneau électrique, compteur, extincteur, robinet et tuyau pour nettoyer la terrasse de bois, et autres machins que je n'identifie pas, sont exposés à l'entrée. Tout cela est délibéré, et même recherché, comme ce grand miroir au cadre baroque doré, placé sur l'avancée du mur, au centre, face à un long canapé recouvert d'un tissu pêche, et à ses quatre petites tables blanches. Derrière le comptoir, sont vissés au mur des treillis métalliques où l'on a accroché sans ordre des étagères et des présentoirs. L'acier poli du comptoir, qui reflète vaguement la salle, est lui aussi recouvert de ces treillis blancs, et cela peut tromper un premier regard qui croira y voir un carrelage inoxydable. Tout a été placé par un regard averti qui a su pourtant tirer tout le parti du hasard désordonné, et l'on s'y sent bien.

Le personnel est accueillant, attentionné, mais jamais invasif, et le sourire répond spontanément au sourire. Eux qui passent la journée dans ce lieu, paraissent contents d'y être ensemble. Le client n'en est pas gêné pour s'y sentir comme chez lui, et réciproquement.

Les tables sont raisonnablement larges et la salle bien éclairée. Voici enfin un bar parfaitement adapté à l'usage que j'en fais, principalement écrire en prenant un café sans penser à rien d'autre.

Cheminelements immobiles

Le 11 mai

L'esthétique du bar près de chez moi où je descends prendre des cafés, fonctionne sous mes yeux d'une façon fort intéressante. L'esthétique toujours tend à constituer un ordre, à structurer les impressions de l'environnement. Je ne sais pas très bien ce que je place moi-même dans ces mots qui demanderaient plutôt un long développement. Ils ne sont peut-être pas les bons, mais on s'en contentera pour le moment. Cet ordre absorbe tout ordre différent, l'ordre fonctionnel notamment, ou le désordre qui l'accompagnerait.

Les boulons sur les poutres d'acier sont dépourvus de toute utilité, on le voit très bien quoiqu'ils soient disposés en un ordre impeccable, comme les voyants ou les boutons d'un panneau. Ce n'est apparemment pas le cas de l'énorme caisse de bois blanc au-dessus de l'entrée qui cache un peu de ciel, et qui sert apparemment à dissimuler la sortie des gaines de ventilation, ou l'air conditionné, je ne le sais pas bien puisque justement cette caisse les dissimule, ou peut-être simplement à les protéger, car bien d'autres choses pourraient l'être aussi, comme le tuyau d'arrosage si bien affiché au regard.

Ces jeux trompent l'attention qui ne sait plus distinguer entre ce qui aurait obéi à des intentions simplement utilitaires, ou pour faire au plus simple, pour ne pas se compliquer la vie, comme ne pas crépir et repeindre les murs, et entre le choix délibéré de l'esthétique, de la décoration du moins, consentant parfois à un travail considérable, car il ne doit pas être facile de percer des poutres d'acier pour y visser avec une extrême précision un nombre tout aussi considérable de gros boulons, boulons qu'on aurait aussi bien pu juger raisonnable de cacher s'ils avaient servi à quelque-chose, quoique leur beauté soit incontestable.

L'attention est irrésistiblement trompée, croyant reconnaître l'intention esthétique dans un hasardeux désordre, ou l'inverse. On notera alors, peut-être avec surprise, que l'intention esthétique semble toujours l'emporter dans ces balancements.

L'esthétique implique l'intentionnalité. C'est ce que montrait magistralement Hegel de la beauté dans la nature : Sa beauté surgit quand la nature imite l'homme. C'est exactement ce que l'on voit en jeu dans ce bar où je vais prendre des cafés : l'intentionnalité investit le jeu des fonctionnalités et des hasards sans intention.

L'industrie imite l'homme, pourrait-on dire si l'on ne craignait le paradoxe ; car la fonctionnalité est elle aussi intentionnelle, et par là non sans une esthétique spontanée.

Comment l'industrie pourrait-elle être opposée à l'homme ? Voilà finalement une question fort intéressante.

Le 20 mai

Quand j'ouvre une bande-dessinée, je commence toujours par la feuilleter. Il m'arrive alors de m'arrêter sur une planche particulièrement réussie, et de la scruter minutieusement. C'est ainsi que j'entre dans une bande-dessinée, que je commence à pénétrer son monde. Je feuillette encore, et, comme sans m'en rendre compte, je commence à la lire. Très souvent alors me vient l'envie de reprendre au début. Il est fréquent aussi que je papillonne un certain temps avant de remonter au commencement.

Les bandes-dessinées se prêtent volontiers à cette façon de lire, mais j'aimerais l'appliquer à tout. Il est plus difficile de s'attaquer ainsi à un roman, et davantage encore à un essai. J'ai pourtant une amie qui y parvient très bien. Tendez-lui un livre, elle le feuillette et s'arrête à un passage. Plusieurs fois je l'ai vue faire devant moi, l'une avec Bertrand Russell, une autre avec Jacob Böhme. D'un regard expert, elle s'est par deux fois arrêtée sur des paragraphes étonnants dont je n'aurais peut-être jamais saisi l'étrange profondeur en lisant du début à la fin, pressé de relier immédiatement un point à un autre ; et jamais plongé sous leur surface. Je n'ai toujours pas compris comment elle s'y prenait.

Le cinéma favorise lui aussi cette façon de lire, du moins depuis qu'il s'offre dans des fichiers numériques. Je feuillette et m'arrête quand je crois deviner une suite intéressante de plans, puis je feuillette un peu plus loin. Je navigue puis je reprends au début quand j'y trouve intérêt.

Je crois qu'on lit mieux ainsi. À la fin du siècle dernier, j'avais été fortement attiré par des jeux informatiques à énigmes où je devinais des indices pour une possible réinvention de l'écriture en ce sens, et surtout de sa lecture.

Le 21 mai

J'ai découvert *Myst*. On se retrouve dans une île étrange après avoir traversé une image animée dans un livre, et l'on y cherche des indices qui permettront de passer dans une autre à travers un livre nouveau, voilà pour l'essentiel.

Ce ne sont pas des images tridimensionnelles, le cheminement des unes aux autres reconstitue cependant l'impression d'un monde à trois dimensions. Ces images sont belles et étranges, tout le monde l'a reconnu, l'ambiance sonore aussi, mais là n'est pas leur secret, ni même dans leur faculté de donner si bien l'impression d'un espace tridimensionnel. La magie qu'elles produisent vient de ce que l'on doit les scruter dans les moindres détails, et qu'on ne puisse faire autrement pour changer d'île. Tant que vous n'avez pas assez bien regardé, vous ne pouvez aller plus loin, vous devez vous contenter de promener, admirer et regarder encore, chercher le détail qui vous aura échappé. Un tel cheminement donne à l'espace que vous parcourez une impression étrange de réalité.

Je me suis pris à imaginer un livre dont on ne pourrait pas passer d'une partie à l'autre, mais dont n'importerait pas l'ordre de ces passages, tant qu'on n'aurait pas bien compris ce qu'on a déjà lu ; un livre qui ne permettrait pas la lecture superficielle ni l'intelligence approximative. Je ne suis jamais parvenu à imaginer comment ce serait possible, ni à me convaincre que ce ne le serait pas.

Je ne parle pas ici de ce genre d'ouvrage du type « le roman dont vous êtes le héros ». Ils sont ingénieux, mais il m'intéresse peu qu'il y ait plusieurs ordres possibles, voire plusieurs issues. Mon idée est plutôt d'abolir tout ordre, plus exactement tout ordre linéaire, et lui en substituer un de spatial ; un schème que l'on puisse parcourir en n'importe quel sens sans qu'il ne perde rien de sa structure.

L'araignée que je regardais l'autre soir tisser sa toile m'a rappelé ces réflexions que je faisais il y a vingt ans en explorant *Myst*. Oui, pas un déroulement : un tissage, qui n'est pas étranger à ce qu'on appelle parfois la consistance.

Un tel tramage, on le perçoit quelque-fois quand on écrit, mais presque jamais quand on lit du début à la fin. J'imagine qu'il en va de même quand on dessine une bande, quand on monte une vidéo, qu'on compose une

musique... Une telle trame, il s'agirait de la faire passer aussi dans la lecture.

Le 28 mai

Le plus important est le cheminement de la pensée. Dans le *Manifeste*, André Breton définit le Surréalisme par son propos *d'exprimer le fonctionnement réel de la pensée*. Or le fonctionnement de la pensée me semble consister principalement à cheminer.

La pensée principalement chemine, et l'on ne sait jamais très bien si elle suit son chemin, ou si elle le trace. On ne perçoit jamais très bien si elle dévoile un schème qui lui préexistait, ou si elle le produit par son cheminement-même.

La pensée chemine, et le plus important n'en est pas le chemin, n'en est pas le travail, au sens littéral que lui donne la mécanique, ni même la puissance, ou la force, mais le paysage qu'elle dessine en le parcourant. Le dessine-t-elle comme le peintre avec son pinceau, ou comme l'archéologue, ou encore le paléontologue, qui font ressurgir avec un pinceau tout semblable ce qui était enfoui sous la terre des siècles ?

Dans tous les cas, ce que dessine le cheminement de la pensée n'en a pas moins une consistance qui ne relève plus du seul caprice d'un esprit vagabond, mais plutôt de ce que l'on nommerait le réel.

À propos du réel

Le 29 mai

Dans la nuit, assis à mon fauteuil dont j'ai recouvert enfin le siège d'un coussin noir, en face de l'écran et du clavier de mon portable sur la table de noyer, avec à ma droite le large buffet où trône le boîtier qui perpétuellement module et démodule les signaux de l'immense entrelacs en extension permanente, avec les divers voyants électriques de l'alimentation, je me sens parfois aux commandes d'un étrange vaisseau. Mon impression d'être loin dans l'immensité, si loin que je ne saurais dire de quoi, et celle d'être enfermé à la fois, en est consolée. Cette impression m'aide à construire des ailleurs, qui ne sont même pas si lointains, qui le sont moins au fond que je ne le suis moi-même, qui sont de l'ici et du maintenant, ou tout frais tirés de la présence entêtante des souvenirs.

Parfois aussi, dans la nuit, je me lève de mon fauteuil à la fenêtre, et j'ouvre en grand les volets pour regarder la Voie Lactée en face.

Oui, l'image est bonne d'un vaisseau voguant, à la fois futuriste et rustique. Les oiseaux de mer, quand ils poussent leurs cris de démente dans les rafales de la nuit, viennent m'en renforcer l'impression.

C'est cela, futuriste et rustique, voilà qui définit bien mon style, comme ces robustes meubles de noyer et les voyants électriques qui laissent traîner, comme des lumières sur la mer, leurs reflets lumineux sur le bois ciré.

Le 31 mai

Hosein Alizâdeh, vous connaissez ? C'est un musicien iranien. Je ne me laisserais jamais de l'écouter.

Sa musique éveille en moi quelque-chose de familier, qui ressemble beaucoup à des souvenirs. Mais souvenirs de quoi ?

Curieusement, je suis incapable de noter la musique iranienne. Avec une gomme et un crayon, en la repassant plusieurs fois, je me débrouillerais toujours avec une musique occidentale ; pas avec la musique persane. Il y a probablement trop d'accords.

Quelque-chose m'arrête, et pourtant cet air m'est familier : les notes rapides, passablement sèches et austères, sans un brin de gras. Des souvenirs de haute montagnes et de l'eau glacée des fontaines.

Le 12 juin

Si l'on dit que la vérité serait ce qui correspond aux faits, il semble qu'elle serait comme un film transparent dont on les recouvrirait, et qui n'en déformerait pas l'image. On est en droit de se poser alors une question : À quoi pourrait bien servir cette pellicule dont on recouvrirait les fait ?

J'en verrais bien une utilité, une seule, mais elle contredirait alors la proposition de départ. Elle pourrait servir à renforcer des aspects qui nous intéressent particulièrement, et à en estomper d'autres qui perturberaient notre observation. « Vrai » signifierait alors seulement que les aspects mis en évidence soient réels. Ce n'en serait pas moins une image filtrée, et à ce titre, elle ne mériterait pas d'être dite « vraie », d'autant plus qu'un autre filtre donnerait une image différente, qui ne serait pas nécessairement plus fausse, ni plus vraie non plus.

Ceci ne s'applique pas aux « vérités » mathématiques, pour la simple raison que les mathématiques sont déjà comme une pellicule susceptible d'être apposée sur des quantités fort différents de faits. Elle en fait apparaître ainsi des aspects inédits et intéressants. La question importante est alors celle de savoir comment s'applique ce filtre à un fait particulier, et certainement moins de savoir si le calcul est juste ou faux.

On peut bien dire que la proposition « la terre tourne autour du soleil » est vraie, et si l'on parle vite, on sait que je n'ai pas beaucoup de doute sur la question. Je peux cependant dessiner le mouvement du soleil autour de la terre, avoir intérêt à le représenter ainsi, et il ne serait pas légitime de dire qu'une telle représentation soit proprement fausse. Je peux aussi dessiner le soleil sur la courbe de sa propre orbite, et la spirale inclinée de la terre autour de lui. J'utiliserai des figurations différentes selon que je m'évertue à dessiner des ombres et des reflets, ou à orienter le lancement d'un satellite artificiel vers un astre lointain, et je n'aurais pas alors à m'encombrer l'esprit d'autre chose. Toute vérité ici ne saurait qu'être vérité pratique.

En fait, je ne vois pas l'utilité d'emballer la monde sous une sorte de cellophane.

Le 14 juin

Les images de *Myst* ne sont pas si belles quand on y regarde bien. Elles sont belles, oui, mais si on les voyait dans une exposition, par exemple, elles ne laisseraient pas une impression indélébile. Le jeu terminé, elles perdent leur magie. Je l'avais remarqué à l'époque, car, une fois l'énigme résolue, vous avez tout loisir de reparcourir les îles en tous sens. J'en ai refait l'expérience ces jours-ci. La magie est perdue.

La magie était toute dans la recherche des indices, qui faisaient de ces cheminements d'une image à l'autre, des lieux réels. J'en ai gardé le souvenir d'une expérience vécue.

C'est-à-dire, en somme, que vous voyez, vous ressentez bien plus que ces images ne représentent. Bien plus, mais quoi exactement ?

Qu'est-ce qui a bien pu m'enchanter pendant toute une saison, car c'est bien le temps qu'il m'a fallu, parcourant soir après soir pendant plus ou moins une heure, ce monde étrangement prégnant.

Le cheminement parvenu à son terme, l'envoûtement avait cessé. Plus question de le retrouver en refaisant les parcours.

Le 15 juin

Avoir un ciel où volent des mouettes, ce n'est pas rien. Les mouettes, de nos jours, s'établissent toujours plus loin des côtes, et plus nombreux sont ceux qui en profitent. Elles ne plongent plus dans les vagues pour capturer des poissons, et peut-être n'y a-t-il plus de poissons près des côtes. Elles font les poubelles, fouillent les décharges. Enfant, j'ai passé des heures à les regarder plonger sous la surface des vagues. Je ne peux plus le voir, et j'ai délaissé la mer moi aussi.

On voit cependant toujours des mouettes qui planent sur la ville, qui nidifient sur les toitures de mon quartier, et qui, à l'occasion, chipent la viande aux chats. Entendre tout proche le cri des mouettes, ce n'est pas rien non plus. Près de la grande décharge de Miramas, au sortir de la gare de triage au jour tombant, leurs nuées offrent une vision qui vous hantera longtemps.

Elles donnent une autre profondeur à l'espace. Les longues ailes des mouettes qui planent sans bouger, qui leur permettent de se déplacer en tous sens sans devoir les remuer, évoquent celles des ptérodactyles, et cela donne aussi une autre profondeur à la durée.

Le 17 juin

Derrière le rideau transparent à carreaux verts de la fenêtre de ma cuisine, derrière le grillage vert de l'autre côté de l'étroite ruelle, je vois une abeille qui volette parmi les ramures des arbustes et des buissons. Une grosse abeille, peut-être un bourdon. Une telle image m'inonde de joie, d'une joie dont je sens que l'effet durera longtemps, colorera tous les moments de ma journée et baignera mon âme jusqu'au soir.

Les diptères sont de petits animaux merveilleux, et joueurs comme des chattons. Ce sont de minuscules et merveilleux chattons volants. On dit que les diptères sont si sensibles à la beauté qu'ils nous en transmettent la vision en voletant près de nous. En effet, de l'autre côté des rideaux verts de la cuisine, de l'autre côté du grillage, et que couvre d'or par endroits les rais d'un soleil matinal, tout se révèle d'une beauté sublime que j'aurais pu ne pas voir.

Les diptères ont de beaux visages. Il faut de bons yeux pour le voir, mais j'ai une excellente vue de près quand j'ôte mes lunettes. De beaux masques de cuir, mais pas du tout inexpressifs, grâce surtout à leurs antennes et à la mobilité de leur cou.

On aimerait caresser leur pelage fauve zébré de noir. On le peut, ça ne leur déplaît pas, mais avec précaution, car ce sont de toutes petites bêtes. Elles aiment aussi qu'on repousse leur tête du doigt. Leurs petites pattes plient, et leur thorax force en sens inverse. Elles ne vous piqueront pas, elles ne sont pas folles, elles se tueraient.

Eh bien j'en suis sûr, avec leurs organes propriocepteurs si différents des nôtres, j'en suis sûr, les abeilles voient le monde exactement comme nous le voyons (si tant est que nous le voyions tous et toujours d'une même façon).

Chemins de traverse

Le 19 juin

Il semble que nous ayons passé le pic pétrolier avant 2008. Mes renseignements semblent fiables, et j'en suis agacé.

Depuis une bonne quarantaine d'années je suis convaincu de la menace que fait régner sur le climat les émanations de carbone. Il y a bien longtemps, j'ai commis avec des camarades quelques actions et publications en ce sens, dans le détail desquelles je ne souhaite pas entrer. Du jour au lendemain, la planète entière s'en est subitement soucié sans qu'on sache pourquoi, et a fait concours de mesures, plutôt stériles, pour baisser la consommation d'hydrocarbures. Cette soudaine prise de conscience, à laquelle ni moi ni mes anciens amis n'étions pour rien, serait donc en réalité postérieure à une baisse de la consommation de pétrole, et donc au tassement de productivité qui bien logiquement l'accompagne, sans que l'une comme l'autre n'ai été voulues ni planifiées. Cela m'agace, comme il peut se comprendre.

À travers un mécanisme dont j'ignore tout, on fait donc passer une pénurie subie, une baisse de croissance et des revenus qui l'accompagnent, pour une volonté politique délibérée et raisonnable. On s'attaque même à une croissance jugée coupable. On prône la décroissance.

Or, la décroissance est impossible sans effets dévastateurs sur les hommes eux-mêmes. Si elle devait être rapidement sensible, elle entraînerait une décroissance plus sensible encore des populations humaines. Trop nombreux, la terre nous est devenue inhabitable sans technologies avancées ni énergie pour les animer. Nous ne pouvons pas reculer. Nous ne pouvons que faire un bond technologique décisif.

Le nucléaire produit une radioactivité inacceptable, pétrole et gaz produisent des émanations de carbone inacceptables, mais nous n'avons aucune autre solution tenable à court terme. Nous devons nous bouger pour en trouver une à plus long terme.

Nous ne sommes pas tant pressé par le climat, ni par la radioactivité qui n'atteindra pas si vite des niveaux vraiment inquiétants ; nous le sommes surtout parce que la production de pétrole et de gaz se contracte et devient

hasardeuse, et parce que les centrales nucléaires se dégradent sans que nul ne se soit pressé d'en faire de nouvelles. Voilà, me semble-t-il, le danger. Si du moins mes informations sont sérieuses, et non pas aussi fantaisistes que celles sur lesquelles je croyais pouvoir m'appuyer.

Les solutions sérieuses dont nous aurions besoin à terme, et qui exigeraient quand même quelques décennies pour être mises en route, je n'en vois pas l'ombre. Revenir au moulin ou développer une énergie solaire stockée et redistribuée par de grands groupes, ne me semble pas convenir pour des sources d'énergie qu'on imaginerait mieux se multiplier sous des formes artisanales, ou pour le moins très locales.

À mon avis, les solutions sérieuses ne viendront pas des appareils gouvernementaux, ni moins encore des directoires de multinationales, qui ont fait leurs preuves. Les affaiblir serait déjà un pas dans la bonne direction. Les solutions ne se dessineront pas à cette échelle, qui justement participe du problème. Elles viendront d'où elles peuvent venir : d'ingénieurs, de chercheurs et de travailleurs qui auront su conserver leurs capacités de travail. Qu'ils se renforcent serait un autre pas dans la même direction.

Le 20 juin

J'ai retenu du Zen l'art de lâcher prise. Lâcher mon idée, là, comme ça, la laisser en plan, l'abandonner pour cette autre qui croise mon chemin. Lâcher prise : c'est un entraînement à se donner.

C'est une habitude à prendre. Ne pas s'accrocher aux idées, les laisser vivre. Il ne leur arrivera rien. Elles ne s'effilochent pas, ne se perdent pas. Où iraient-elles ? Elles se trament au contraire.

Vont-elles se dissoudre dans le monde réel ? Non. Elles volettent comme de beaux papillons. Elles volent comme des pinceaux. Le dessinent-elles, ou le révèlent-elles ?

Le premier souvenir que je garde de la grande décharge derrière la gare de triage de Miramas au jour tombant, date de mes trois jours à la caserne de Tarascon où j'avais été appelé pour le service militaire. Un autre jeune appelé m'avait conduit à la gare de Miramas pour que je puisse y prendre un train qui ne s'arrêtait pas à Tarascon. La veille, nous avions passé des tests qui nous avaient à tous deux valu l'insigne honneur d'une formation d'officiers de réserve, dont nous n'avions pas voulu.

C'était un jeune apprenti mécanicien qui conduisait trop vite. Il le fallait pour rattraper mon train. Je ne me souviens plus si nous y étions parvenus. Je ne me souviens pas non plus s'il y avait déjà des nuées de mouettes qui volaient dans le soir sur la décharge.

Le 21 juin

Je ne crois pas trop au Quotient Intellectuel, quand bien même il me serait flatteur de penser le contraire à la lumière des tests que j'avais passés à Tarascon. Je ne nie pas que ces tests mesurent pourtant quelque-chose : une capacité cognitive indépendante de tout apprentissage préalable, paraît-il.

Je ne crois déjà pas que nos capacités cognitives soient très constantes. Je suis sûr que les miennes sont sujettes à des variations très sensibles d'un moment à l'autre. Je crois plutôt à des états, des états variables qui peuvent passer rapidement du génie à la débilité, et inversement. Je crois plutôt au génie, à l'inspiration qui nous tombe dessus et s'envole sans raisons discernables.

Pour autant, je ne dirais pas que le Quotient Intellectuel ne mesure rien. Dans le cas contraire, je suis sûr qu'on hésiterait moins à l'utiliser pour sélectionner et orienter les élèves vers les études qui donnent accès aux fonctions d'une classe dirigeante. À chaque sas, on leur ferait passer des tests plutôt que des examens, on les orienterait ainsi dans les parcours qui correspondraient ou non à ces fonctions, et l'on saurait bien s'arranger pour qu'elles correspondent à celles de leurs pères. On imagine sinon, si cet accès était donné à des apprentis mécaniciens, que la reproduction de ces classes en serait menacée, et nul ne sait ce qui en résulterait.

Ceux des classes dirigeantes aimeraient accréditer l'idée qu'ils aient à la fois des aptitudes cognitives innées, et des connaissances bien supérieures à la moyenne. Il serait dur de le croire, même si l'on trouve parfois chez eux des parcours d'études susceptibles d'impressionner l'ignorant. En fait, la plupart n'ont pas lu seulement un livre de Karl Marx.

Non, ni plus instruits ni plus intelligents, on y trouve peut-être seulement une plus grande aptitude à l'obéissance, au respect des règles et des protocoles, quelles qu'en soient les conséquences, notamment logiques. Ce sont de telles aptitudes qui aident à suivre des études supérieures.

– Un esprit borné serait-il nécessaire, ou du moins favorable à l'apprentissage ? – Oui et non ? On n'apprend jamais mieux qu'en prolongeant la proposition : « supposons que... ». Les esprits les mieux disposés à « supposer que... », sont soit très disciplinés, soit très imaginatifs, et même un peu fantasques.

Si l'on n'est pas disposé à supposer que..., on n'ira pas loin. Si oui, on doit encore apprendre à lâcher prise.

Du 21 au 22 juin

Il est agréable de marcher dans la campagne les nuits de pleine lune. On y voit presque clair, presque autant qu'en plein jour, pour peu qu'on évite les sous-bois et les lieux ombragés, car les ombres sont noires.

Les nuits de nouvelle lune, au contraire, la lampe est nécessaire, mais combien on y distingue les étoiles si le ciel est dégagé ! Si pour la nouvelle lune, le temps est dégagé, il le restera pendant toute la lunaison. Bien sûr, on n'est pas obligé de le croire.

Quand la nuit est très sombre, plutôt que dans la campagne, on a l'impression d'être allé marcher dans les étoiles.

Le silence

Le 23 juin

Je déteste avoir les doigts glacés quand j'écris avec mon stylo plume métallique. Je suis pourtant encore assez coriace. Je crains peu le froid et je résiste bien aux chaleurs extrêmes. Je les préfère parfois à un douillet confort ; je m'en sens comme plus vivant.

Pour autant, des doigts glacés me gênent pour écrire. Tout ce qui contribue à l'empêcher, je le dis donc utile. Il se peut que cette utilité ne concerne que moi, mais je tiens pour principe qu'utilité bien ordonnée commence par soi-même.

Je ne rejette donc pas tout utilitarisme, d'autant moins que la domination réelle du capital s'en soucie peu. La profusion d'objets qu'il génère est toute orientée vers le loisir, la contemplation et la consommation passive. Achetez un ordinateur, vous ne pourrez rien en faire d'utile avant de l'avoir convenablement hacké. En fait d'utilité, le capital ne connaît qu'un confort béat et douillet. Ce sont les promesses des publicités.

On devrait repenser l'économie en oubliant le commerce. Qu'est-ce que l'économie ? L'art d'obtenir le plus au moindre effort. Je suis un partisan du moindre effort. J'en ferais presque une déontologie, et parfois une obsession, plaçant chaque objet de telle sorte qu'il me demande un moindre geste pour le reprendre.

À quoi servent, par exemple, des transports en commun ? À se déplacer le plus rapidement et le plus confortablement possible. Si l'on répondait : à offrir du travail aux préposés, ou à enrichir les actionnaires, on ferait de l'humour, volontaire ou pas.

Bien sûr, les préposés devront bien y trouver quelques avantages, et les actionnaires, quelques profits, mais à la condition de ne pas remettre en cause l'utilité dernière : rapidité, confort, etc. L'équation est difficile, et l'économie strictement comptable peut en dernière étape être utile à la résoudre, comme le montrait Friedrich Engels dans sa première critique de l'économie politique. Du moment que l'utilité l'emporte sur l'effort demandé, on pourra toujours négocier.

S'il s'agit plutôt de tourner le dos à toute utilité, si l'on ne vise qu'à produire des pulsions de consommation, des contemplations oisives, des assoupissements douillets, en échange d'activités ennuyeuses mais pas nécessairement productives, alors, on commence à regretter le bon vieil utilitarisme.

Le 24 juin

Les anciens avaient trouvé un système efficace et qui dura longtemps : l'esclavage. Les esclaves travaillaient, et les maîtres se divertissaient. L'esclavage avait cependant pour effet secondaire à long terme de rendre les maîtres idiots, qui ne se confrontaient plus aux problèmes techniques, et les esclaves, toujours plus ingénieux et savant.

Le salariat qui lui a succédé, tend lui à rendre idiots aussi travailleurs, ingénieurs et chercheurs. Ce seul effet pourrait lui conférer une meilleure stabilité sociale, mais certainement pas l'aider à résoudre les problèmes techniques qui le prennent à la gorge. La vie est instable, et l'on ne peut échapper au progrès.

Entendrais-je que les esclaves se seraient libérés par le travail ? Je n'en sais rien. Notons que si ce fut le cas, il ne fallait pas être pressé.

Le 25 juin

On peut très bien vivre sans avoir lu Karl Marx, il ne faudrait pas croire que je pense le contraire. On peut même très bien vivre sans avoir jamais rien lu, et même sans savoir lire.

Ne pas savoir lire, ce ne serait pas grave si ça n'empêchait pas de savoir écrire. À moins qu'il ne soit possible de savoir écrire sans savoir lire ? Ou l'inverse aussi bien ? Je ne crois pas que ce soit possible. Tout dépend encore de ce que l'on appelle savoir écrire, ou savoir lire.

J'ai observé qu'on disait toujours « savoir lire et écrire », « apprendre à lire et à écrire »..., toujours précisément dans cet ordre-là.

Il me semble que j'ai appris à écrire avant d'apprendre à lire, enfin, pour peu que je m'en souviene. Je crois bien avoir essayé, tout seul. Il me semblait que le plus important, avant de transcrire des phonèmes avec des lettres, avant d'avoir un lexique scriptable, avant d'en avoir acquis la syntaxe, le plus important était l'enchaînement. D'abord tracer des signes rapidement, le plus rapidement possible, tout en pensant très fort. Je n'ai jamais appris à écrire très lisiblement.

Le plus dur est de transcrire des phonèmes à l'aide de graphèmes ; car ce sont évidemment des paroles que l'on écrit.

Nul n'a jamais appris à parler. On vous parle et vous parlez. C'est aussi simple que ça. En principe, ça marche. Si ça ne marche pas, on est très embarrassé. Transcrire des paroles sur du papier avec des lettres, ça c'est une autre histoire. Selon toute évidence, ce ne devrait pas être possible. Non, on peut. Qu'on y arrive fait soupçonner qu'il n'existe pas tant de choses impossibles, grimper l'Everest, plonger en apnée, prendre en main Emacs...

En fait, j'exagère, c'est très facile d'apprendre à écrire. Le plus difficile, est d'apprendre à penser en écrivant. C'est une question de vitesse. On sait penser avec des mots quand on parle. Personne n'apprend à parler, mais quand on apprend à écrire, on ne doit plus penser à la vitesse de la parole, on doit penser avec celle de la plume. C'est cela, proprement, apprendre à écrire, et l'on peut alors imaginer savoir lire sans savoir écrire. Mais est-ce bien savoir lire que ne pas penser à la vitesse de la lecture ?

Parler, écrire, lire, ne s'accomplissent probablement pas à la même vitesse. On connaît de bons auteurs qui sont de mauvais orateurs, et les deux peuvent ne pas être de fins lecteurs. Ils éprouvent des difficultés à passer d'une vitesse à l'autre. Il n'est pas toujours simple de trouver son bon tempo. Tout est une question de tempo.

Il paraît que je crois à l'inspiration. Je crois bien au travail aussi, à l'entraînement, à la technique, au pistage assidu. Rien ne trace mieux la voie à l'inspiration. Quelque-chose doit pourtant se passer sur quoi l'on n'a pas la main. Même apprendre à écrire, au sens de l'école primaire, n'aboutira pas sans une forme de grâce.

Le Quotient Intellectuel serait-il comme la mesure d'une telle grâce ? Mais la grâce n'est jamais acquise. Elle ne se possède pas, elle n'est jamais un don définitif.

Le 26 juin

Je me souviens d'avoir contemplé des cascades. Il n'y avait pas de pensée alors, la pierre, si rude à force d'échapper au temps, et l'eau devenue si puissante qu'elle emporte la main. Nulle pensée alors.

Seulement le temps des roches. Un temps devenu si dur, que toute mesure le trahirait. Un temps devenu roche à force de durer.

Le 27 juin

Les vagues aussi sont puissantes, les jours de gros temps. Celles qui vous soulèvent, ou que vous laissez vous recouvrir pour surgir frangé d'écume de l'autre côté.

L'inhumain, aimer sa puissance, s'y mêler, sans pensée, ne faire qu'un avec. Voilà le fond de la grandeur de l'homme.

Je ne suis cependant pas sûr que les félins ne soient pas capables d'être *infélins* ; ni les diptères, *indiptères*. J'ai pressenti le contraire quelquefois, quand ma chatte me réveillait le matin en frottant sa tête contre la mienne pour que je lui ouvre la porte. Nous nous asseyions sur le perron, et nous regardions le soleil pointer derrière les collines.

Pour les chiens, je n'affirmerais rien, toujours distraits et agités par leurs rapports sociaux. Sinon, je ne crois pas les bêtes moins avancées que nous ne le sommes.

En voyant quelquefois sur moi le regard de ma chatte, il m'est arrivé de me demander si elle ne se disait pas des choses dans le genre « il ne lui manque que le silence ».

Le royaume des cieux

Le 28 juin

Ma chatte aimait me regarder écrire. Je crois que les chats aiment voir les humains écrire. C'est une activité qui nous rapproche. Ils y goûtent notre patiente attention. Pour mieux me regarder, elle grimpait parfois entre mes épaules, et de là, il lui arrivait de chercher à attraper le capuchon du stylo qui courrait sous ses yeux.

On écrit des paroles. On écrit en silence, et l'on fait cesser les mots de sonner, de nous sonner comme sonnent des maîtres. On les saisit dans le silence ; c'est le verbe qu'on emploie quand on utilise un clavier.

Saisir est un joli mot, un mot juste. Je les saisis, oui, dans le silence, non pas silencieusement, je les fige à l'intérieur du silence.

Émancipées de la seule ligne du temps, elles se mettent alors à générer de nouveaux flux, plutôt que demeurer immobiles.

Le 29 juin

Parfois j'aimerais savoir exactement ce que vaut ce que j'écris. Ce ne sont que des mots et je sais que ça n'a pas grande importance.

Ce sont comme les images de *Myst* : quand on a terminé le parcours, qu'elles n'offrent plus rien de nouveau à découvrir, elles sont seulement *pas mal*, elles ne sont plus *géniales*. C'est probablement la malédiction du travail mort.

Le 30 juin

Si nous nous rendons attentif à la plupart des paroles que nous avons coutume d'échanger, nous pouvons rester dubitatif sur l'usage de ces dispositifs extrêmement complexes que sont les langues. On le sera encore si l'on observe combien les mots sont moins nécessaire qu'on le croit pour agir ensemble.

On parle la plupart du temps pour ne rien dire. « Il fait toujours très chaud, mais on dirait que le fond de l'air est plus frais, non ? » On s'en fout, même si ce genre d'échange peut accroître les sensations que nous puisons dans l'environnement.

Alors soyons lucides, nous parlons moins pour communiquer que pour avoir une sensation plus aiguë du monde. Nous recherchons des présences

pour le simple prétexte de parler, et nous parlons dans la principale intention d'aiguiser la sensation de vivre.

C'est peut-être pourquoi je n'aime pas les environnements douilletts. Comment pourrait-on y parler de la pluie et du beau temps ?

J'ai observé que dans un environnement douillet, on puait davantage. On doit plus se laver, et l'on dispose heureusement d'une eau bien tiède. Sous le Sirocco, ou sous la morsure du froid, il me semble qu'on ne pue pas. Peut-être finit-on même par sentir bon. Les animaux y sont sensibles.

La vie n'a de cesse que goûter le monde réel, percer sa réalité davantage. L'expression stupide d'instinct de vie. Pourquoi supposer un instinct ? La vie est gourmande, vorace même. N'a-t-on pas tout dit ? Nous pouvons l'appeler instinct si nous y tenons, mais ça nous avance à quoi ?

Le premier juillet

Je connais un petit col dans les Hautes-Alpes. Il ne mène nulle part, et nulle route n'y conduit. Un petit col entre deux vallées peu renommées ; on n'y trouve qu'une ou deux vieilles bergeries.

À quelques distances de là, on peut découvrir un lac dont aucun sentier ne trahit la présence, un lac peu profond et bordé de joncs, que hantent seulement les grenouilles et les libellules. Tout le jour, elles croquent mouches et moucherons qui pullulent, pendant que de splendides araignées, plus patientes, s'accrochent à leurs filets.

On y rencontre, dormant dans l'eau tranquille, une couleuvre, ou une vipère, qui se rafraîchit pour digérer sa grenouille. Malgré l'altitude, l'eau y est tiède en été, même où elle est la plus profonde. Le soleil y frappe du matin au soir. Entre les bosquets de mélèzes, la prairie est rase tout autour, parsemée de grosses roches couvertes, comme d'une fourrure, d'une fine mousse desséchée.

Je n'y ai jamais rencontré personne. Ce n'est pas un trajet que l'on parcourrait pour faire quelques brasses et prendre le soleil. Je m'y suis rarement rendu.

Le lieu a quelque-chose de sacré. On y attendrait comme une apparition ; mais que pourrait-il y apparaître de plus ?

La prairie est cernée de lointaines pentes couvertes de forêts, et de vertigineuses cimes rocheuses. Selon où l'on se tient, on n'y voit rien d'autre, comme une île en plein ciel.

Du premier au 2 juillet

Pas d'éclairage dans la rue devant la porte. On y voit si bien les étoiles. À quoi sert l'éclairage urbain, sinon polluer la nuit, accroître la radioactivité et le taux de carbone ?

Quand j'étais petit, mon père aussi sortait sur le perron voir les étoiles, qu'il vente, qu'il neige ou que souffle le Sirocco.

Elles sont bien là. Ça rassérène. On finit par reconnaître les principales, par savoir à l'avance où elles sont.

Nous sommes bien là. Plus besoin de psychotropes ni de téléphones mobiles.

Depuis si longtemps, les hommes, nous sommes là.

Le 2 juillet

Les textes les plus décisifs depuis que l'écriture existe, sont courts. De tout petits livres, des brochures : *Le Discours de la Méthode, la Bahgavad Gita, la Monadologie...* Je ne connais pas un seul livre épais qui soit chargé autant que ces petits opuscules, *le Tractatus logico-philosophicus, le Dialogue de Ménon, le Manuel d'Épictète...* Il me semble que l'esprit qui a quelque-chose à dire ne souhaite pas s'étendre : *De la dignité de l'homme* de Pic de la Mirandole, *le Tao Te King, De la Servitude volontaire...*

Les Trois Dialogues entre Hylas et Philonous de Berkeley font déjà un petit volume, mais on doit reconnaître qu'il paraît bien fin, surtout avec sa présentation aérée que donnent les dialogues. C'est le seul livre de Berkeley que j'ai trouvé bien écrit. Berkeley perd souvent son rythme quand il pense à la plume. Un flux clair et rapide se met alors à tourner sur lui-même, et l'on ne peut que se demander quand on en sortira. La plupart de ses ouvrages sont faits de tels tourbillons, pas *les Trois Dialogues*.

Je tiens la préface de *l'Enquête sur l'Entendement humain* de John Locke pour un ouvrage à part entière. Il vaut plus encore que celui auquel il introduit. Locke a manifestement écrit sa préface après, comme s'il souhaitait éviter au lecteur la nécessité de tout parcourir. La suite en est comme une annexe, des documents à l'appui.

L'anglais dans lequel cette préface est écrite est remarquable, et complètement anachronique. La langue y prend les tournures d'un latin littéraire, compact et précis. La seule traduction française dont nous disposons, la première et dernière, je crois, est très ancienne. Bien qu'il eût

été facile de rendre un tel style dans un français de l'époque, celui du *Traité de la Lumière* de Descartes par exemple, encore un texte bref magnifiquement écrit, cette traduction s'est évertuée à en raboter tous les reliefs et les creux. Je songe depuis longtemps à en faire une autre.

En matière d'esprit, je suis fasciné par le compact. *Le Traité de l'Âme* d'Aristote, *l'Invariable Milieu* de Confucius, *les Questions de Milinda*, *Passe sans porte*, *les Entretiens* de Houang-Po, *le Tabernacle des lumières* de Ghazâlî...

Ce n'est pas une question de goût ; c'est l'observation toute factuelle qu'il est possible d'énoncer en quelques dizaines de pages, ce qui n'entrerait pas en des centaines. J'en déduis que l'espace des lettres possède des propriétés que n'a pas celui de la géométrie, du moins tant qu'on le limite à trois ou quatre pauvres dimensions.

De la force

Le 7 juillet

La plupart des gens écrivent, ou bien ont écrit, ou bien écriront. Je ne parle pas des intellectuels professionnels. Je pense seulement à la collégienne qui tient son journal. Oui, j'en ai beaucoup rencontrées. On ne va pas croire, lorsqu'on sait écrire, qu'on n'écrirait pas ? L'un écrit des récits, l'un ses réflexions, l'un sa vie, l'un son parcours spirituel...

Des quantités de phénomènes mettent toujours plus dans les têtes de celui qui écrit l'idée de publier ; de publier même sur des réseaux privés. Ce n'est pas la première qui vienne naturellement à l'esprit de celui qui écrit.

Pourquoi quelqu'un écrirait-il ? Ce n'est pas une question facile à formuler pour qu'elle inspire une réponse recevable. On écrit parce qu'on en est capable, et plus on écrit, plus on en est capable. J'ai lu de merveilleux poèmes d'amour écrits par une jeune collégienne, d'une puissance et d'une sensualité qu'on n'aurait pas imaginées en lui parlant.

La première chose que tu apprends en écrivant, est que tu ne sais ce que tu vas écrire qu'en l'écrivant. (Comme tu comptes.) On apprend à se servir des signes écrits pour penser, de cette saisie sur un support à peu près durable, fût-il l'écran d'un téléphone. L'idée de publier ne devient-elle pas alors dérisoire ? Elle baisse la mire, non ? Elle manque d'ambition.

L'idée, au contraire, de conserver pour prolonger, de faire œuvre, est davantage à retenir. Publier peut la servir. Vous reconnaissez celui qui écrit ; vous vous reconnaissez à une certaine suite dans les idées que vous n'auriez pas su acquérir autrement.

Le 8 juillet

Je ne suis plus très sûr que donner à ce que j'écris une structure spatiale, et donc parcourable, soit une si bonne idée. J'ai été un peu déçu par mes premiers parcours.

Un procédé au goût *high-tech* ? Pas à ce point, non. L'idée m'a quand même été inspirée par ma plume. Les deux pages sur le travail mort me paraissaient bien indigestes pour un début. J'ai donc songé à les changer de place, puis j'ai songé à permettre une circulation par des chemins de

traverse. Cette idée retenue, elle a influence ma façon d'écrire, et aussi celle de me relire. Cet aspect est nettement plus intéressant qu'un procédé seulement soucieux du résultat, et en fait alors une méthode.

Supposons que vous découvriez une ville que vous ne connaissiez pas. Vous serez plus enclin à vous engager dans n'importe quelle voie et à la poursuivre si vous vous êtes donné le droit de revenir sur vos pas, ou de marcher en vain. Cette méthode m'aide à lâcher plus facilement prise, ou au contraire à poursuivre une idée au-delà du raisonnable.

Je suis convaincu qu'un texte reste égal à lui-même où qu'il soit édité, manuscrit sur des feuilles A4, imprimé, broché ou relié, tiré sur une presse à bras, affiché à l'écran..., et il reste toujours égal si on le rend navigable. Comment il est édité cependant n'est pas sans effet sur sa rédaction. C'est ce qui me fait employer le terme de méthode.

Je me demande pourtant si je vais continuer, si du moins cette méthode est encore utile au point où j'en suis, et si je ne vais pas plutôt donner tout de suite l'accès à une table des matières.

Le 10 juillet

Je retourne souvent prendre un café dans le bar près de chez moi. Je m'y sens bien. Il y fait relativement frais malgré la chaleur qui accable la ville : il y fait suffisamment sombre, et pourtant clair à la fois.

J'aime cette pénombre et j'en ai souvent parlé, je l'appelle l'ombre nord-méditerranéenne. Nombreux sont les pays chauds qui savent jouer de l'ombre, l'Asie du Sud-est, l'autre rive de la Méditerranée, l'Afrique de l'Est..., chacun en a son art, les pays de la Sonde ont même leur théâtre d'ombres. Ici, c'est l'ombre baroque.

Le bar est baroque en vérité, un néo-baroque industriel disons, avec son air de chantier. Il fait suffisamment frais sans ventilateurs ni air conditionné. La pénombre suffit, les hauts plafonds, les murs de pierre, et peut-être cette impression de travaux suspendus.

Les plantes vertes y contribuent encore, celle surtout dans l'ogive du court et large escalier qui rejoint la cuisine dont la lumière crue dessine en ombres chinoises, en haut des marches dans le contre-jour, les fanes longues comme des plumes de faisán.

Le 11 juillet

Qu'on me corrige si je me trompe. L'énergie, au début, les hommes l'ont tirée de leurs muscles. Ils avaient appris à la puiser dans leurs propres forces, mais aussi, toujours plus de la masse même des objets sur lesquels ils agissaient.

Oui, c'est simple : si je veux hisser un sac de ciment sur mon épaule, je vais le pousser légèrement en arrière en utilisant l'élan de ma propre masse, puis j'utiliserai sa force qui le ramène dans sa position de repos en le tirant en avant pendant que je glisserai mon épaule pour accompagner son mouvement. Avec un peu d'entraînement, on y parvient sans fatigue. Combien on démultiplie ainsi ses propres forces est stupéfiant. C'est ainsi que j'ai d'abord abordé les questions d'énergie.

J'ai perfectionné la méthode en accompagnant mon cousin qui livrait les chantiers de maçonnerie de mon oncle. C'est à l'évidence ainsi que nos lointains ancêtres ont abordé aussi la question. Le pas décisif fut franchi avec la découverte du levier, et de la poulie. Ils avaient inventé l'outil. Combien il devenait alors possible de décupler ses force.

Voilà comment on transforme de la masse en énergie. On comprend vite que l'énergie, ce n'est pas ce qui manque. Depuis, on n'a cessé d'utiliser la force de l'eau, du vent, du feu, on en a perfectionné la combustion et les combustibles, puis on a découvert la fission des atomes, la fusion...

On ne fait pas de tels pas tous les jours sur un tel chemin, mais parfois, la progression est fulgurante. Passer si vite de la machine à vapeur au réacteur nucléaire, pensez ! On pourrait pour le moins en déduire que des quantités d'autres moyens seraient possible, maintenant que nous connaissons les principes.

Il semble que nous soyons devenus moins pressés depuis quelques dizaines d'années ; on perfectionne, mais on ne fait plus de grands pas. Nous serions moins pressés au moment-même où les progressions antérieures nous pressent à leur tour, justement.

Aurions-nous oublié comment nous produisons de l'énergie ? Peut-être devrions-nous de temps en temps revenir à entraîner nos cellules grises à charger et décharger des sacs de plâtre et de ciment. Masse, énergie ; masse, énergie...

Si par malheur, notre imagination n'en était pas stimulée, nous nous ferions au moins les muscles. (Plus sûr encore que le pari pascalien.)

Le 12 juillet

Au cœur de toute certitude, il y a de l'irrationnel. Irrationnel ne veut pas dire faux, ni vrai non plus. De toute façon, nous avons plus besoin de certitude que de vérité.

Comment atteindre la certitude ? Je ne connais qu'un moyen : le doute. Systématiser le doute comme on plonge une pièce mécanique dans un bain d'essence, la laisser macérer au besoin, et la sortir aussi immaculée que des draps propres dans lesquels rêver.

Si je ne suis pas convaincu d'une utilité d'emballer le réel dans la cellophane de la vérité – on gaspille trop d'énergie dans les emballages – je le suis davantage de le rêver. Rêver le réel : c'est lui donner ce surcroît de réalité qui le fait virtuel, potentiel. Si tout ce qui vit ne rêvait pas le réel, y aurait-il seulement une réalité ?

Parfois l'on aimerait chasser cette nébulosité qu'entraîne souvent avec lui l'irrationnel, mais le réel ne s'enveloppe pas. Ce n'est pas ce qui ôtera de l'assurance à un pas. Toujours dans un paysage, la nébulosité renforce la perspective.

Il n'y a toujours pas d'éclairage urbain dans la petite rue du côté nord. Les étoiles scintillent, Véga paraît immense au sommet du ciel, le vent a tourné dans la nuit et a chassé la brume. Des orages ont probablement éclaté aux pieds des Alpes.

Les travaux et les jours

Le 12 juillet

Une idée trotte dans la tête des hommes depuis longtemps à propos de l'énergie : si plutôt que décupler nos forces, nous trouvions les moyens que les choses se fassent seules à notre place. (Genre voiture autonome.) Ne serait-ce pas vers quoi nous tendrions depuis le début ?

Je ne le crois pas, ni que ce soit souhaitable. À ce compte, nos ancêtres avaient trouvé un moyen plus malin que la maîtrise de l'énergie : l'esclavage. C'était une fausse bonne idée, nous le savons bien, une idée dépressive. Les maîtres devenaient débiles.

Souhaiter que les choses se fassent seules, voilà qui revient à admettre qu'elles se fassent sans nous. Quel autre résultat auraient des techniques qui permettraient que les choses se fassent seules à notre place, sinon nous faire perdre la main ?

Le 13 juillet

S'il est une fatigue que tout le monde connaît bien, c'est celle de l'effort, par exemple, pour manipuler des sacs de plâtre, surtout si l'on ne sait pas bien s'y prendre ; celle de gravir une forte côte, surtout si l'on n'a pas le pas montagnard... Ces fatigues-là, nous les connaissons bien, et il n'est pas utile de les expliquer.

Il est une autre fatigue, moins connue, si ce n'est des philosophes chinois. Elle est un peu comme l'autre versant de la première : la fatigue de répéter des opérations cognitives. Vous vous embrouillez.

Quand vous déchargez par exemple un camion, vous finissez par ne plus savoir si vous avez basculé le sac en arrière avant de le tirer à vous ; si vous écrivez, vous avez oublié le sujet de votre phrase avant de l'avoir achevée... Vous ne savez plus dans quel sens on visse un boulon ; quand vous nagez, vous commencez à avaler de l'eau...

Cette fatigue montre bien comment ces opérations cognitives sont subliminales, à la limite de l'automatisme, du machinal ; à la limite supérieure, préciserais-je. Toujours vous devez conserver une attention vive sur ce que vous faites.

Quand vous parlez, vous ne vous arrêtez pas sur chaque mot pour réfléchir aux règles de la grammaire, du moins dans des circonstances normales, non pas quand vous vous exercez à pratiquer une langue étrangère. Dans des circonstances normales, vous ne pensez plus en marchant à la place qu'occupe chacun de vos membres pour compenser le déséquilibre. Mais vous savez ce que vous dites, vous savez où vous allez.

La fatigue dont je parle vous transforme en marcheur nouveau-né, en locuteur d'une langue étrangère. Comme l'autre, cette fatigue est bien sûr repoussée pas l'entraînement ; jusqu'à un certain point du moins. Tôt ou tard, le geste oblitère la voyance. Vous perdrez l'intelligence de ce que vous êtes en train de faire.

S'entraîner est long. Combien de temps est nécessaire pour posséder correctement une langue ; pour apprendre à conduire une automobile, ce qui est pourtant bien plus facile ? La vie est courte, et il n'est donc pas concevable de s'adonner perpétuellement à des apprentissages toujours renouvelés.

Bien sûr, certains apprentissages se complètent. Si vous avez appris l'anglais, vous apprendrez plus facilement l'allemand, et si vous connaissez l'anglais et l'allemand, vous aurez moins de peine à apprendre l'arabe. Si vous savez coder en Apple script, vous prendrez vite en main le Java script..., et à force d'apprendre, vous finirez même par apprendre à apprendre. En attendant, on n'a pas que ça à faire, et l'on ne peut pas y passer sa vie.

Je retiens un enseignement de cela : le temps que nous économisons grâce à la puissance technique, celle de nos outillages conceptuels, mécaniques et cybernétiques, nous ne pourrions pas le consacrer tout entier à travailler davantage, car la fatigue qu'elle nous fait endurer est plus forte et elle survient plus vite. Nous mesurons facilement combien il est en comparaison reposant de charger un camion, de peindre un mur ou de manier une faux. Le geste laisse à la pensée tout le temps qui lui est nécessaire pour l'accompagner.

Du 13 au 14 juillet

La chaleur sèche est revenue, celle à laquelle je me suis accoutumé dès mon enfance. Depuis que le vent a tourné, qu'il souffle du nord, elle est là. Elle s'est desséchée sur les côtes arides du Rhône, de la Durance et de l'Ardèche. Le Mistral est un souffle brûlant.

C'est une chaleur agressive, mais j'y suis habitué. Je la connais bien et je sais comment la prendre, bien mieux que celle, lourde et étouffante qui venait de la mer depuis le printemps.

Avant de passer sur la mer, quand elle soufflait sur Alger, elle était peut-être aussi rude qu'ici maintenant, et probablement davantage. En arrivant ici, elle était devenue lourde et étouffante, comme celle des îles de la Sonde ou des Caraïbes.

Même la nuit, il devenait difficile de dormir. Maintenant les aubes sont plus fraîches. La sueur collait les vêtements à la peau, quand maintenant le vent brûlant la sèche avant qu'elle n'ait le temps de couler.

Le 16 juillet

Le temps a encore tourné, mais il ne fait plus chaud, même pas vingt-neuf degrés en milieu d'après-midi. Je trouve que le climat à Marseille est devenu plus tempéré depuis qu'on parle de réchauffement climatique. J'exagérerais un peu la semaine dernière en évoquant les îles de la Sonde et des Caraïbes.

J'ai souvenir de journées bien plus torrides dans mon enfance, bien plus froides l'hiver aussi. Je me souviens des inquiétudes de ma mère pour les insulations. On craignait beaucoup les insulations dans mon enfance. J'imagine que l'irrigation des vallées de la Durance et du Rhône ont adouci le climat. Il est devenu plus tempéré et plus humide. Les raisons en sont probablement locales.

On craignait le soleil dans mon enfance, comme une sorte de déité brutale. On ne le recherchait pas. L'insolation, depuis quand je n'en ai plus entendu parler ?

Je n'ai plus non plus entendu invoquer la Sainte Vierge. Je suis né ici et je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu dire « Bonne Mère ». Pas une fois. « Sainte Vierge », tout le monde avait ces deux mots à la bouche : quand on laissait bouillir le café, qu'on avait oublié de fermer le gaz... « Sainte Vierge », pas « Bonne mère ».

La première fois que j'ai entendu « Bonne Mère », c'était dans la bouche d'un Alsacien. Il avait l'œil rieur, et je ne le comprenais pas bien. Je lui ai rendu un sourire poli. J'imagine que la Trilogie de Marcel Pagnol avait convaincu le monde entier qu'on disait « Bonne Mère » à Marseille, et comme les Marseillais ne sont pas d'un naturel contrariant...

Il n'empêche, je sais qu'on disait « Sainte Vierge », et que le célèbre sanctuaire dominant la ville s'appelait la Vierge de la Garde. On l'appelait aussi la Vierge, tout simplement. « Je vais à la Vierge », disait-on.

Les Marseillais ont tendance à attendre qu'on leur dise ce qu'ils sont, ce qu'ils étaient, ce qu'ils seront. On peut les comprendre, leurs parents ne sont pas là depuis si longtemps : Corses, Italiens, Arméniens, Catalans, Vietnamiens, Gavots, Comoriens..., comment sauraient-ils mieux qu'un Français de lointaine origine ?

Je parle beaucoup de mon enfance. Notez que la nostalgie, je m'en fous un peu. M'intéresse plutôt combien le temps est faussaire et corrompt la fine pellicule de la vérité.

Du 16 au 17 juillet

Ma fleur en pot, mon Ostéospermum, est morte. Pas étonnant, j'oubliais de l'arroser, et, en cette saison, je laisse les volets croisés l'après-midi. Elle aura moins duré que des fleurs dans un vase. Ses fleurs, elles, ont tenu plus longtemps. J'avais coupé et mis dans un vase les deux plus belles quand la plante a commencé à mourir.

J'ai racheté un Kalanchoé, jaune sable, presque blanc. Le Kalanchoé est une plante à fleurs plus résistante originaire de Madagascar, qui demande moins d'eau et de soleil. Curieusement, je m'en occupe plus. Je la place l'après-midi devant l'entrecroisement des volets. Je la sors de l'autre côté, dans la rue piétonne, quand le soleil pointe derrière le Mont Garlaban, et pour ses derniers feux avant le crépuscule. Aussi elle s'épanouit, mais je serais surpris qu'elle passe l'hiver. Bientôt le soleil ne tombera plus contre la façade nord.

À la montagne

Le 17 juillet

Je me suis laissé dire qu'un nombre important de personnes pensaient que la terre était plate. Notez qu'on n'est pas obligé de le croire. Personnellement, j'aimerais bien rencontrer quelqu'un qui en soit persuadé. Celui-ci devrait avoir une conception singulière de l'espace, et une géométrie assez complexe pour rendre compte d'observations banales. Par exemple : comment, quand on atteint une extrémité de la terre, on se retrouve immédiatement à l'extrémité opposée ?

Qu'importe ce que l'on croit. Ne compte que ce que l'on voit, l'on perçoit, l'on sent. J'imagine que voir un ciel étoilé au-dessus de sa tête peut être une expérience terrifiante. Heureusement, on ne pourrait le voir sans la préparation de longues observations.

Pour moi, ce fut une expérience forte la première fois que j'ai vu un ciel étoilé ; c'était à la sortie de l'enfance. Je me suis allongé sur le sol pour ne pas tomber, et pendant un long moment, j'ai perdu la sensation de haut et de bas. Je sentais dans mon dos les cailloux de la montagne – j'étais à la montagne – mais plus de haut ni de bas. Je sentais la gravité qui me collait à la terre.

Je voyais l'espace, l'espace réel, pas une abstraction géométrique, et je sentais aussi la durée, des durées à côté desquelles celle de ma vie se réduisait à un souffle, un infime instant. On serait terrifié à moins, non ? J'en témoigne pourtant, l'expérience fut plutôt apaisante une fois le premier saisissement passé.

Si quelqu'un préfère voir la terre plate, et le ciel comme un plafond scintillant, je le comprends pourtant. Il peut bien faire comme il veut, c'est son choix.

Si j'ose donner un avis, je pense quand même qu'il est toujours préférable de ne rien croire. On craint toujours un peu que la réalité soit terrifiante, et elle l'est d'une certaine façon, mais elle est un appui ferme et vaste où l'on respire bien.

Le 18 juillet

Pendant mon enfance, j'ai beaucoup souffert de l'asthme. Puis, je n'en ai plus eu comme du jour au lendemain. Je m'en suis débarrassé à la même époque où j'ai vu pour la première fois un ciel étoilé. Je me garderai cependant de rapprocher les deux. Je songerais plutôt à un autre événement qui m'avais fortement imprégné.

Je promenais dans la montagne, loin de tout, en un lieu particulièrement aride qui surplombait la vallée de la Durance. Le lieu était pelé. N'y poussait aucun arbre qui protégeât du soleil et du vent. La terre couverte d'une végétation rase et sèche, laissait affleurer, comme des îlots, la roche sombre, de l'ardoise, je crois. Dans ses failles s'y nichaient parfois de ces minuscules plante grasse que l'on trouve en haute montagne.

J'ai senti alors une odeur épouvantable. Je m'en suis approché de la source en m'efforçant de rester sous le vent. C'était une charogne de chèvre. J'ai surmonté un premier dégoût et j'ai cédé à la fascination de cette chair putride qui s'offrait au pullulement de la vie. Des nuées de mouches volaient au-dessus du cadavre, dont le corps était par endroits entièrement recouvert d'un grouillement de vers. On aurait dit une fourrure vivante. Une fourrure ondulante ; j'ai eu cette même impression plus récemment en trouvant le cadavre d'un chat mort dans la colline de la Vierge de la Garde près de chez moi.

Il était si beau ce foisonnement de la vie, ces textures de chair en décomposition, l'architecture du squelette affleurant autour de la cage thoracique, ces teintes moirées, le rouge de la chair virant au vert, comme remontant le cycle de la décomposition végétale. La vie éternelle !

Voilà donc ce qui advenait après la mort. Je n'ai plus eu l'impression d'étouffer dans mon propre corps comme dans une tombe.

Du 18 au 19 juillet

Quand j'étais enfant, mes petits camarades avaient peur de tout. Ils avaient peur de s'aventurer dans la montagne, ils avaient peur de la forêt, et ils avaient surtout peur de la nuit. Souvent, lorsqu'il nous arrivait de nous attarder après le dîner devant la maison de l'un d'entre nous, je les accompagnais tous chez eux les uns après les autres, et je rentrais tout seul un peu à l'écart du hameau.

Cette peur, elle était largement alimentée par nos parents. « Il y a des vipères », disaient-ils. Et pourquoi une vipère m'aurait-elle mordu ? Pour

me manger peut-être ? Qui me montrera un jour quelqu'un qui ait été mordu par une vipère ? De telles choses arrivent peut-être quelquefois, je ne dis pas, mais ça tient du prodige. Si je voulais marcher, je devais donc marcher seul.

J'eus peur pourtant un soir dans le fond de la vallée. Je m'étais laissé surprendre par l'heure et je craignais de ne pas pouvoir rentrer avant la nuit. C'était à l'endroit où elle se resserre, avec sur l'ubac une formidable falaise de roche où quelques mélèzes s'accrochaient et d'où un torrent tombait en chute. Le débit de la rivière y était plus rapide, laissant entendre du chemin de terre à travers les grands arbres une puissante rumeur. Tout était si grand, si inhumain, déjà si sombre..., avec de hauts nuages qui s'accumulaient au-dessus des lointaines cimes rocheuses.

Dans la fraîcheur qui annonçait la nuit, je marchais vite, m'évertuant de chasser tout sentiment de fuite.

Le 19 juillet

Il existe des quantités de façon de voir un ciel étoilé, et il est aisé de passer successivement de l'une à l'autre. On peut y voir un grand voile jeté sur la lumière éternelle et percé de mille trous. On peut y discerner sept autres cieux tournant plus bas, ceux des astres mobiles, chacun tantôt plus rapides, tantôt plus lents, tantôt revenant sur ses pas. On parvient assez rapidement apprendre à voir le ciel ainsi, et l'effet en est saisissant.

On peut y voir encore des signes abstraits, et chasser toute notion d'un espace physique. La lune comme un cercle pur, se déplaçant en faisant varier sa forme toujours aussi géométrique. Un espace abstrait mais pourtant bien réel au-dessus des mers et des montagnes, qui en sont alors profondément changées. Il laisse songer à la signification de ce qui se passe sous lui, « ici-bas » ; une telle séparation fait s'interroger sur les natures réelles du « ciel » et de « la terre », et sur leurs relations. Tout en devient très différent encore.

Il existe bien d'autres façons de voir le ciel étoilé, qui réserve chacune ses surprises. On peut s'aider, pour mieux y parvenir, de littératures anciennes. On peut voir dans les astres mobiles l'essence des métaux pur qui sont dans la composition de tous les corps ; et dans les métaux, la semence des astres sous la terre, croissant dans sa chaleur.

On peut chercher les noms des constellations dans d'autres aires culturelles, *le Puits de Jade* des Chinois, *la Casserole du Nord*, à une étoile

près l'équivalent de notre *Petite Ourse*, ou le *Petit Chevreau*, l'*Étoile Polaire* des Arabes. Les noms aussi changent la façon de voir.

Le 20 juillet

On devrait cesser d'associer systématiquement et exclusivement l'économie au commerce et à la monnaie. L'économie est l'art de tirer du moindre effort la plus grande puissance. Tout cela se mesure en watts ou en chevaux-vapeur, pas en dollars ni en euros.

Aujourd'hui, dans les sciences de la physique les ingénieurs introduisent des dollars et des euros dans leurs calculs. Et que croit-on mesurer avec ? Comment espère-t-on soumettre les lois de la physique aux euros, aux traités commerciaux et aux points de retraite ?

L'économie, ce doit d'abord être celle de nos forces, et l'art de ménager le temps de la réflexion. Le plus productif dans le travail est la résolution d'énigmes, productif de mégawatts, de chevaux-vapeur, de mégahertz, de joules, pas de dollars, d'euros ni même de bitcoins.

Hier-même, j'ai acheté un épluche-légume, la double lame de l'ancien ne tient plus bien au manche, mais celles du nouveau sont trop écartées. En un mot, il n'épluche pas. Voilà ce qu'est la domination réelle du travail mort. Il ne donne même pas les moyens d'éplucher des patates ; et l'économie politique est ce qui lui tient lieu d'idéologie.

Quel autre échange vaut qu'entre masse et énergie ?

Anecdotes

Le 21 juillet

Depuis quelques années, je songeais à faire l'acquisition d'une tablette. Mais laquelle choisir ? Il aurait fallu l'essayer. Finalement j'en ai reçu une en cadeau d'abonnement à un journal : une tablette de dix pouces tournant sous Android.

En elle-même, la machine est admirable : un ordinateur puissant, un écran, un clavier virtuel, au format d'une petite revue, légère, agréable à manipuler. On mesure les formidables progrès franchis en quelques dizaines d'années. La prise en main est simple et rapide, heureusement car il est dur de trouver une documentation exhaustive pour ce qui ne serait plus évident.

L'objet se révèle pourtant assez vite à peu près inutilisable, ou très inconfortable à utiliser, sans qu'on perçoive toujours où s'en situent les causes. Avant même d'ouvrir le paquet, on est prévenu : ce n'est qu'un jouet. *Accès immédiat à d'innombrables informations : météo, recettes de cuisine, vie locale... Regardez confortablement des vidéos, émissions de télé... Jouez à des milliers de jeux en ligne...* Si l'on peut faire tout ça, on doit bien pouvoir faire des choses plus utiles. Là, ce n'est pas gagné.

Elle pourrait faire une acceptable liseuse en installant un bon lecteur de PDF, qu'on doit encore trouver. J'ai choisi une valeur sûre, Acrobat d'Adobe, que j'utilisais déjà sur mon premier Mac. On souhaiterait alors un écran mat, moins fatiguant pour les yeux, et qui rendrait assurément la tablette plus chère.

Partout, qui vous accompagne sur toutes les pages de tous les programmes, vous voyez le bouton « partager ». C'est bien joli mais il faudrait avant avoir fait quelque-chose qui méritât de l'être.

Du 21 au 22 juillet

J'ai installé Open Office sur ma tablette. Un écran plus sensible et des doigts plus fins que je n'aie, et sans doute les deux, seraient nécessaires pour en utiliser les menus. J'ai heureusement trouvé un traitement de texte plus sommaire, qui ne fait que le minimum, mais le fait bien, Writer. Je m'en suis même servi pour écrire quelques pages qui précèdent. L'auto-

complétion du clavier virtuel fait merveille, mais il est tout de même plus simple et plus rapide d'écrire à la plume et de recopier avec un vrai clavier ; d'autant que l'auto-complétion est vraiment perturbante pour penser en écrivant.

Ma tablette paraît tenir à ce que je m'enquière des nouvelles du tour de France, de la coupe de foot féminine, et de divers potins de la presse dominante. Il y a moyen de supprimer ces suggestions agaçantes, j'ai suivi les instructions, mais elles sont toujours là.

Du 22 au 23 juillet

Les « recommandations » ont disparu au redémarrage. J'ai remarqué à l'occasion que YouTube prévient depuis peu que Spoutnik est financé « entièrement ou partiellement » par le gouvernement russe. Voilà qui serait au fond un bon point : les journalistes y ont donc les moyens de vérifier leurs sources. Si j'étais parano, j'aimerais savoir qui finance exactement tout ce que je lis, ou du moins le contrôle, à commencer par Google, qui fait déjà fonction de ministère de la censure pour le gouvernement français qui ne le contrôle certes pas.

Les algorithmes de Google tentent d'éviter l'accès à Spoutnik, à Russia Today, et à bien d'autres sites, mais si vous y allez quand même, vous serez systématiquement « recommandés » des liens vers des vidéos du Rassemblement National et autres mouvances d'extrême-droite. Attention, ce n'est pas Spoutnik qui vous le « recommande », ni le gouvernement russe, c'est YouTube : « Vous n'aimez pas marcher au pas ? Nous avons en rayons des idées subversives toutes prêtes à l'emploi. Laissez-vous guider. »

Si vous allez malgré tout sur Spoutnik, ne vous attendez pas à découvrir quoi que ce soit de fondamentalement différent de la presse dominante en France ou dans quelque autre pays de l'OTAN. Ce n'est pas étonnant, tous les collaborateurs en viennent. Ne vous attendez pas non plus à y voir le porte-voix du gouvernement russe. Vous y verrez au mieux le démontage de mensonges déconcertant de la presse atlantiste, dont le lecteur avisé savait déjà à quoi s'en tenir.

Vous trouverez peut-être davantage d'informations sur des phénomènes atmosphériques, géologiques, célestes..., qu'on rencontre plutôt sous nos cieux en marge de la météo.

Au fond il n'y a qu'une seule et même presse mondiale qu'on reconnaît aisément à son même vocabulaire, à ses tics de langage et aux raisonnements qu'ils impliquent. C'est la même chose dans tous les pays du monde, du moins dans toutes les langues que je suis capable de lire.

On aimerait un nouveau Jean Baudrillard qui démonte le système des objets de haute technologies, mais les objets de haute technologie intimident les penseurs les plus audacieux. Ils sont effarouchés de n'y rien comprendre, et ne paraissent pas songer qu'observer simplement qu'ils n'y comprennent rien serait déjà le premier pas de cette critique.

Les objets technologiques nous imposent un tel respect que lorsque nous les voyons « ramer », nous ne jurons jamais contre un code de cochon, nous nous sentons coupables de ne pas avoir déjà changé notre machine devenue obsolète.

Comme tous les objets deviennent plus ou moins *high tech* – c'est-à-dire en l'occurrence échappent à notre contrôle –, les comportements changent. Quand vous auriez juré contre un mauvais produits, vous vous remettez maintenant en cause, votre entourage vous y encourage. C'est une prouesse de la nouvelle technologie. Ce n'est qu'un début, vous verrez bientôt avec l'épluche légume connecté.

Le 23 juillet

Ceci est un roman. J'aurais envie de le prononcer sur le même ton que « ceci n'est pas une pipe ». Y aurait-il un ton particulier pour prononcer un titre ? Sans aucun doute.

Ceci est un roman, bien que ne s'y trouvent ni personnages sans intérêt, ni récits ennuyeux. Les personnages de roman sont généralement sans intérêt pour le laisser tout entier à l'écriture, du moins les personnages des bons romans. Les récits des bons romans sont ennuyeux eux aussi pour les mêmes raisons, alors autant en faire l'économie.

J'économise ainsi une quantité substantielle d'encre et de papier. Notons-le, je parle encore d'économie. L'économie est l'art de produire plus au moindre effort. Produire quoi en l'occurrence ? Disons des logons, puisque Claude Shannon a donné cette unité de mesure qui divise l'incertitude par deux, et qu'on ne doit pas confondre avec le bit, limité au calcul formel binaire. Plus de logons, mais pas nécessairement des bits, pour moins d'encre et de papier, plus de logons pour une moindre fatigue des yeux sur des écrans brillants.

Il me semble que je devrais déjà avoir produit assez de logons pour que mon roman prenne fin. Pourtant force m'est de reconnaître qu'il continue. Des personnages sans intérêt, mais bien dessinés, des récits ennuyeux, mais riches de descriptions vivaces, cela fait passer le temps sans doute, mais n'en produit pas moins des logons aussi.

Quelle sorte d'incertitudes ce genre de chose diminue-t-il ? L'incertitude quant à ce que dit le roman, le roman oui, pas l'auteur qui peut ne pas savoir ce qu'il dit. Aussi je n'ai peut-être pas produit une telle proportion de logons qu'on l'aurait imaginée. D'un autre côté, un roman sans queue ni tête, qui se lise dans n'importe quel sens, dont seul soit linéaire l'ordre dans lequel il a été écrit, un roman en trois dimensions si l'on veut, devrait aussi démultiplier les logons ; devrait diviser l'incertitude à moindre frais.

De toute façon, dans l'écriture comme en bien d'autres domaines, le monde se divise en deux : ceux qui veulent passer le temps, et ceux qui n'en ont pas à perdre. Malgré les apparences, je demeure parmi les seconds.

Épilogue

Le 24 juillet

Il ne fait pas aussi chaud qu'on le dit. Il fait humide, il fait lourd, et l'air ne se rafraîchit pas vraiment pendant la nuit. La brume de la rade se répand sur la ville. On peut bien laisser toutes les vitres ouvertes, l'air est immobile dans l'appartement. Seules entrent les vapeurs méphitiques de la circulation. Autant les laisser fermées et croiser les volets.

Dehors, on sent au moins une légère brise que l'humidité fait paraître plus fraîche. Quoiqu'on dise, j'ai connu à Marseille des étés plus chauds. Le problème est qu'il fait chaud même au point du jour. La transpiration colle la chemise à ma peau. Dans la glace, je trouve que les taches de sueur sur sa couleur sable me donnent des airs d'aventurier des Mers du Sud.

Je supporte mieux la chaleur sèche, celle qui incite plutôt à se couvrir, légèrement, mais de la tête aux pieds, pour conserver l'humidité du corps. Je m'y étais accoutumé depuis l'enfance. Ce n'est pas une telle fournaise qu'on ressent ces jours-ci. Ma peau s'en rappelle encore la brûlure quand enfant je descendais les routes en vélo à toute allure.

On se découvrait peu au soleil dans mon enfance. On portait des chapeaux, et parfois on plaçait un mouchoir sur sa tête sous le chapeau, assez grand pour tomber sur le cou et la nuque. Il m'arrivait de le tremper dans l'eau glacée d'une fontaine ou d'une source, et de l'essorer avant de le remettre. Il est bon quand il fait très chaud, de se mouiller un peu avant de boire.

Le 26 juillet

On assimile parfois fautivement la certitude à une sorte d'état mental, quelque-chose qui ne serait pas sans rapport avec la conviction, l'intime conviction. La certitude n'a rien à voir avec une conviction.

Comment calcule-t-on le volume d'une statue ? On la plonge dans un liquide, et l'on en mesure le volume déplacé. On peut chercher longtemps si l'on ne le sait pas, mais à partir du moment où on l'a appris, ou encore, si on le trouve seul, on ne voit plus comment ou pourrait en douter. Voilà ce qu'est la certitude. La certitude ne laisse pas de prise au doute. Elle n'a

cure de la conviction qui paraît toujours attendre comme une preuve ultime ou une confirmation par les faits.

Dit plus simplement, la certitude concerne le volume de liquide déplacé, pas mon état d'âme, aussi est-il plus correct de dire « j'en ai la certitude », que « j'en suis certain ». Voilà les sortes de certitudes dont nous avons besoin.

Je ne suis jamais très sûr d'être bien compris quand je dis « certitude », pas plus que lorsque je dis « intuition ». Les deux concepts se laissent mieux saisir ensemble. La certitude, tu en as l'intuition immédiate, et l'intuition immédiate est par quoi tu perçois le certain.

« Eurêka ! » a dit Archimède. C'est peut-être une expérience de l'esprit, mais ce n'est pas un état mental.

Le 28 juillet

J'avais rencontré un ingénieur qui avait participé au projet NeXTSTEP. J'avais déjà lu la presse spécialisée, et je savais un peu à quoi m'en tenir. L'homme était doté d'une culture scientifique et mathématique universelle et de capacités de synthèse et d'analyse peu communes. Elles nous permettaient de passer de la physique théorique aux questions les plus triviales de fonctionnement d'un système, et comme il avait aussi des qualités de pédagogues, il m'a permis de comprendre des questions qui ne m'avaient jamais seulement effleuré.

Ce fut donc avec modestie que j'ai commencé à percevoir le point où il se trompait. Je pouvais le corrélérer par ailleurs avec mes lectures, et avec les premières expériences que j'étais en train de faire de Mac OSX, qui est comme le petit fils de NeXTSTEP, racheté par Apple.

Je ne me souviens plus de son nom, appelons-le Jo. Jo m'avait expliqué que la première difficulté que rencontre l'utilisateur d'un ordinateur consiste à organiser ses fichiers de travail. Ce n'est pas ma propre expérience qui m'aurait fait le contredire. Le système devait donc aider l'utilisateur à ranger ses fichiers.

Oui, mais lui permettre de le faire plus aisément, ce n'est pas le lui apprendre, pas forcément. La bonne question aurait été de trouver comment le lui apprendre. Une telle question est d'autant plus intéressante qu'elle conduit inévitablement à deux remarques : la première est que la difficulté ne dépend pas spécifiquement du système d'exploitation ; et la seconde, qu'il n'existe pas de méthode, une bonne et unique méthode.

Il n'existe aucune réelle difficulté à comprendre un répertoire, et il n'est pas plus difficile d'y ranger ses fichiers numériques que de gérer ses feuillets de papier quand on écrit un livre, ou, plus trivialement, de ranger ses factures, ses contrats, ses relevés de comptes, voire sa bibliothèque ou son linge. Ce n'est pas plus difficile, mais pas plus facile non plus. Sans soin ni méthode, on y perdrait vite jusqu'à la raison.

Il n'existe cependant pas de méthode unique et définitive. On doit trouver la sienne, et il n'est pas étonnant que, si un bon manuel sait nous expliquer la plupart du temps comment créer des dossiers et des sous-dossier, des alias et des liens, il soit peu prolixes à donner des conseils pour les organiser, même les plus élémentaires.

Bien sûr, d'aucuns pourraient faire appel pour accomplir ces humbles tâches, aux services d'un secrétaire, d'une femme de ménage ou autres assistants. Le nouveau système souhaiterait-il donc jouer aussi le rôle d'un tel assistant ? Je crains pour ma part que ce soit alors le plus court chemin pour ne plus s'y retrouver du tout. Ce nouveau pas, ce *next step*, pourrait bien alors avoir été un pas de trop.

Le 2 août

Au début du siècle, je me souviens d'avoir songé à passer une annonce : « échangerai expérience contre illusions ». Je crains aujourd'hui de n'avoir même plus l'illusion de me laisser encore séduire par des illusions.

Je sais leur cruauté, quoiqu'elles sauvent parfois. Pour moins souffrir des illusions déçues, on doit se déprendre ce qu'elles nous promettaient pour ce qu'elles nous ont donné tout de même. Sur ce point, mes déceptions ne m'ont jamais déçu. Elles m'ont ouvert des portes qu'elles ne me proposaient pas, mais que je n'aurais jamais trouvées si je n'avais pas accepté de les suivre. Aussi je suis malheureux de n'avoir plus d'illusions. Avancer sans illusion rend le chemin un peu âpre, très âpre même quelquefois.

Pourtant au début du siècle je croyais déjà ne plus être capable d'entretenir encore des illusions, mais à combien j'ai cédé depuis ! C'est logique : on ne doit jamais savoir qu'une illusion en est une.

Le 9 août

La musique d'ambiance du magasin a diffusé *Bette Davis eyes*, et soudain je l'ai vu, je l'ai vu devant moi, l'escabeau que je cherchais depuis si longtemps.

Il n'était pas exactement comme je l'aurais imaginé, mais il correspondait précisément à ce dont j'avais besoin pour sortir dans la petite ruelle en escaliers derrière la maison, une ruelle sans vis-à-vis, dominant du haut d'une falaise toute l'étendue de la ville jusqu'à la Chaînes de l'Étoile, jusqu'au mont Garlaban, et la Sainte Baume, et y contempler les étoiles, ou le point du jour, sans grimper sur une chaise qui commençait à grincer tellement qu'elle me laissait craindre qu'elle ne passât pas une nouvelle saison.

Un bon et robuste escabeau à deux marches, tel que je n'en trouvais nulle part, exactement comme il me fallait, et pas encombrant, avec une faible surface au sol, et un casier où je pourrais ranger, par exemple, de quoi cirer les chaussures, voilà qui, incontestablement, améliore la vie.

Le 11 août

Entre chez moi et la mer, on trouve de vastes quartiers faits de ruelles contorsionnistes. Les rues, souvent pentues, sont bordées de jardins dont on recherche l'ombre des ramures quand on y marche en été. Elles sont bordées de riches villas ou de maison modestes, parfois pauvres, et qui ne sont pas les moins belles.

Malheureusement, chaque année les jardins sont un peu plus grignotés par des garages. J'aurais bonne mine à critiquer, moi qui habite à la limite de ces quartiers, là où l'on commence à trouver des magasins, les lignes de bus, des distributeurs de billets...

Il n'est pas commode d'y vivre sans voiture : et où la garerait-on dans ces ruelles étroites où deux ne peuvent même pas se croiser ? On doit donc faire son deuil d'une part de jardin, puis d'une autre pour l'agrandir, ou agrandir la maison, ou les deux ; et quand on ne doit pas vendre encore un bout de jardin pour qu'un autre y construise sa maison.

Au fil des ans, on comprend bien que ces ruelles deviennent moins fraîches, et que l'ombre d'un pin ou d'un tilleul s'y fasse plus rare. Plus question de grappiller des figues qui pendraient dans la rue.

On sait aussi que de larges fenêtre offrent une plus belle vue, même sur des garages, et plus de clarté dans les appartements, mais des volets de

bois croisés sur une fenêtre étroite, ce n'est pas mal non plus pour garder la fraîcheur et faire des courants d'air.

On découvre un beau jour qu'on habite une étuve. Rien à faire, on n'a plus d'autre choix qu'installer l'air conditionné, et le laisser déverser son air tiède dans la ruelle ensoleillée. Quand on l'a, on est content. On se dit qu'il risque de faire toujours plus chaud à cause du réchauffement climatique.

Peut-être va-t-on croire que je ne prendrais pas trop au sérieux ce réchauffement. Non, je ne le remets pas en cause, je l'explique c'est tout, j'en développe la phénoménologie.

Le 16 août

Je suis souvent troublé quand je démonte des parties de ma vape. (Une vape est ce que d'aucuns s'obstinent à appeler une cigarette électronique, bien qu'elle n'ait plus qu'un rapport lointain avec une cigarette.)

Vous dévissez dans le même sens, que ce soit pour détacher de la batterie le clearomiseur, ou pour ouvrir ce dernier afin de l'emplir de liquide. Il est donc difficile de dévisser précisément la partie qui vous intéresse ; difficile du moins au début, car vous vous y habituez très vite.

Vous parvenez donc à dévisser sans peine ce que vous souhaitez, mais vous ne savez pas comment vous faites. De toute évidence, vous devez modifier sensiblement la pression latérale qu'exercent vos mains et vos doigts. Vous tentez de vous y rendre attentif. En vain.

Il vous suffit de décider la partie que vous voulez détacher ou ouvrir, pour que vos mains exercent automatiquement les pressions nécessaires. Comment en sont-elles capables si vous ne le savez pas vous-mêmes ?

Parfois vous vous trompez par inattention, vous dévissez la mauvaise pièce. Alors vous vous reprenez, et c'est encore ce qui me trouble le plus, vous appliquez sans réfléchir la bonne façon de dévisser.

Je suis souvent profondément troublé par des questions de cette sorte.

Table

Prise en main rapide.....	3
Changer la vie.....	5
Vérités provisoires.....	9
Cheminevements immobiles.....	13
À propos du réel.....	17
Chemins de traverse.....	21
Le silence.....	25
Le royaume des cieux.....	29
De la force.....	33
Les travaux et les jours.....	37
À la montagne.....	41
Anecdotes.....	45
Épilogue.....	49